

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

La Logique, Ou Systeme De Reflexions

Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances

Crousaz, Jean-Pierre de

Lausanne, 1741

Chapitre II. Des rapports que les Objets ont avec nous.

urn:nbn:de:gbv:45:1-9169

l'on se trouve suivant des usages établis dans le Monde. On est encore pauvre, à proportion qu'on se permet des desirs à remplir. On donne aussi le Nom de pauvre à un petit génie, & cela a bien des degrés, & se rapporte encor au rang & à la Profession, suivant qu'on a plus ou moins de talens pour la remplir.



CHAPITRE II.

Des rapports que les Objets ont avec nous.

Fréquence des Comparaisons. **I**L n'y a rien que l'Esprit humain fasse si souvent que des Comparaisons. Il compare les Substances avec les Modes; il compare les Substances entr'elles, & les Modes entr'eux; il s'applique à démêler ce qu'ils ont de commun, d'avec ce qu'ils ont de différent, ce qu'ils ont de liaison, d'avec ce qu'ils ont de contrariété; il examine les dépendances où ils sont les uns des autres; il étudie leurs forces, & il détermine

ne

ne leur pouvoir. Il est important d'établir des règles qui dirigent ses pensées, & qui assurent ses démarches dans ces différentes comparaisons; car elles peuvent servir à perfectionner nos idées, en les rendant plus exactes, & elles peuvent aussi les embrouiller, en nous amusant à de trop légères différences, ou à de trop minces ressemblances.

II. Mais avant que d'entrer dans le détail des rapports que l'on découvre, quand on compare les objets entr'eux, il est à propos de se rendre attentif sur les rapports qu'ils ont avec nous.

Rapports des objets avec nous, déjà traités, en bonne partie.

Il est vrai que ce sujet a déjà trouvé sa place dans les Chapitres précédens. Le Tempéramment, les Habitudes, les Inclinations & les Passions, donnent sur nous aux Objets des Forces, qu'ils n'auroient point par eux-mêmes, s'ils n'étoient aidés de ces dispositions. Les objets plaisent ou ennuient, attachent l'attention, ou font qu'elle se relâche, suivant qu'on est prévenu par ces principes. De sorte que celui qui est en garde contre son tempéramment & ses habitudes,

bitudes, & qui fait régler ses inclinations, ne se laissera pas imposer par les rapports des objets avec ces dispositions, ni par la force qu'ils en peuvent tirer. Et ainsi nous avons déjà établi des principes, qui peuvent nous régler & nous garantir de méprise dans les différentes relations des objets avec nous.

Force de la nouveauté, & de l'antiquité. III. Il y en a pourtant quelques unes, qui méritent encore une attention particulière, auxquelles nous avons réservé ce Chapitre.

Les vérités réelles, ou prétendues, que l'on présente à l'Esprit pour en faire l'objet de son attention, sont ou *nouvellement* découvertes, ou connues *depuis longtems*. Ces deux relations ont chacune leur force, & non seulement les uns n'ont du goût que pour l'*Antiquité*, tandis que les autres ne se sentent d'inclinations que pour la *Nouveauté*; mais entre ces deux grandes extrémités les hommes se partagent en mille manières, tantôt l'antiquité plaît, tantôt la nouveauté charme, avec des inégalités & des bizarreries, dont je n'entreprendrai pas le dénombrement.

IV.

I V. En général , les Objets nouveaux donnent de la surprise , s'attirent l'attention , excitent la Curiosité , font naître l'admiration , & en un mot frappent plus vivement , & par-là plaisent d'avantage. Il ne faut pas s'en étonner ; nous en avons rendu les raisons ci-devant ; il n'y a rien en cela que de très naturel ; ces sentimens sont inconnus , il n'y qu'à en prévenir l'abus.

D'où vient que la nouveauté plait.

Les secrets une fois connus sont regardés comme des riens , & cependant , à nôtre honte , des riens sont capables de nous arrêter longtems , quoique , quelque fois , il nous importe de les connoître , & souvent ils ne nous arrêtent que parce que nous n'avons pas le courage de chercher à les découvrir , Mr. De *Reaumur* de qui est cette remarque , apprend par quels essais , & par quelles routes il s'est assuré de blanchir les feuilles de fer (1725) Rouffir le suif & le bruler est la seule préparation qu'il lui faut , pour le mettre en état de donner au fer de la disposition à s'étamer , & cette préparation réussit d'autant mieux , qu'on

90 LA LOGIQUE
qu'on a enlevé au suif plus de parties d'eau, que les se's y dominant d'avantage, & que le sel Ammoniac est propre à faciliter l'opération. Il ajoute à cette occasion, *plus les procédés sont simples, & plus ils sont commodes pour la pratique, & souvent ils n'en sont que plus singuliers en Physique. Il est, par exemple, fréquent qu'une petite circonstance suffise pour produire des effets très différents.*

L'Homme étant né sur la terre pour y jouir d'un grand nombre de douceurs, & pour y appercevoir une variété inouïable d'objets, il ne faut pas s'étonner s'il prend plaisir de passer de l'un à l'autre. On peut dire qu'il est fait pour cela en partie, quoique ce ne soit pas là toute sa destination.

D'Ailleurs, en allant de connoissance en connoissance, & pour cet effet, de nouveauté en nouveauté, il sent la force, il a le plaisir de s'enrichir soi-même, & ces sentiments sont trop agréables, pour ne répandre pas leur douceur sur les objets qui les font naître. Par là il arrive insensiblement que la vanité relève le prix
&

& les agréments de la nouveauté ;
 Ce qui est nouveau flattant l'ambition & séduisant l'amour propre ,
 une proposition nouvelle est reçue
 avec empressement. Par là le gout
 se gâte peu à peu , car en acquies-
 çant de cette manière à la nouveau-
 té , on lui rend un hommage qui
 n'est dû qu'à l'évidence ; on la substi-
 tué à la lumière , elle dévient le
 caractère de la vérité. Il est venu
 dans l'Esprit quelques nouvelles pen-
 sées , que ce soient conjectures ou
 démonstrations , certitude ou pro-
 babilité , qu'importe ? elles sont
 nouvelles , il faut les faire valoir ,
 on s'y rend sans hésiter , on les em-
 brassé avec empressement.

La vanité & l'humeur chagrine ,
 sont les deux grands principes de
 l'Esprit de contradiction , & cet
~~Esprit~~ fait encor qu'on aime la nou-
 veauté à l'excès , & qu'on la cher-
 che avec fureur. On se repait du
 plaisir de se préférer à tous les au-
 tres , on goûte la satisfaction de
 combattre tout ce qui est reçu & de
 répandre chés les autres l'embaras &
 l'inquiétude , on rit en secret de
 leurs



leurs troubles, & l'on s'applaudit de les avoir causés.

On voit des gens qui, dans l'impatience de briller par le nouveau & l'extraordinaire, négligent de bien apprendre les Principes les plus communs, pour se hâter de mettre au jour quelques *Paradoxes* : & tel qui ne sçait pas seulement parler correctement latin, s'émancipe à décider, par le stile des ouvrages, s'ils sont effectivement de l'Auteur, dont ils portent le nom.

Les Brouillons & les Factieux entrent nécessairement dans le gout de la nouveauté, & les nouvelles opinions doivent leur plaire, aussi bien que les nouvelles maximes, & les nouveaux établissemens. Une habitude mène à l'autre. Un Esprit inquiet contrequarre tout, il contredit à tout, & à la place de ce que l'on combat, il faut bien établir quelque chose.

Il arrive souvent aux hommes dans le *chagrin* de n'avoir pas réussi, dans un certain genre de vie, de le condamner absolument, & d'en embrasser un tout nouveau. Cela leur paroît plus aisé que de se
cor-

corriger des fautes , qui leur ont empêché de réussir dans le premier ; On aime à rejeter les mauvais succès sur autrui ; Il est consolant de s'en prendre aux circonstances , par lesquelles on s'est trouvé engagé dans un certain parti ; mais on souffre trop quand on n'a que soi même à accuser , & qu'on se reproche de n'avoir pas sçû bien user de ce qu'on avoit en son pouvoir.

C'est par là qu'un homme, qui n'a pas pû s'avancer dans les Lettres, à cause de sa paresse, au lieu de s'en corriger & de la changer en diligence, n'accusant que son mal'heur, va chercher dans les armes une meilleure fortune ; Et que le soldat, qui a ruiné la sienne, par ses dissipations & par ses débauches, détestant le métier de la guerre, bien plus que ses propres excès, embrasse la vie monachale.

C'est par un Méchanisme tout pareil, que des gens qui ont veçû dans le vice, au lieu de reconnoitre que c'est faute d'attention sur les maximes, dans lesquelles on les a élevés, & qu'on leur a prêchées des l'Enfance,

ravis



ravis de penser qu'ils ne se sont égarés que faute d'instruction, & n'ont manqué la bonne route, que pour ne l'avoir pas connue, condamnent sans peine leur Religion, & donnent de tout leur cœur dans les Nouveautés du premier *Visionnaire*, qui fait se prévaloir de leur disposition.

La nature nous dispose donc d'elle-même à l'amour de la nouveauté; la légèreté du cœur humain fortifie ensuite cette pente, & la porte toujours trop loin. Quand un homme ne fait pas se fixer, & ne peut arrêter son attention sur quoi que ce soit, c'est une nécessité qu'il passe sans cesse d'amusement en amusement, & coure par conséquent toujours à ce qui est nouveau. A ces deux Principes d'empressement pour la nouveauté, se joignent l'esprit de vanité & de contradiction, l'esprit de Faction & de remuement, & enfin l'Esprit de *Superstition*, qui, dans de certains cas, s'accommode de la nouveauté & y trouve son compte.

Ceux qui se trouvent soumis par une longue habitude, au pouvoir & aux fausses lueurs de la nouveauté,

té, *sont à plaindre.* Il ne leur est pas facile de se guérir; car les Objets nouveaux tirent leur force de la surprise, & la Raison n'a jamais moins de pouvoir que dans la surprise. Il faudroit faire éviter aux Enfans tous les Exemples & les discours propres à faire naître une habitude, qui, nous rendant le jouet continuel de l'erreur, nous met hors d'état de goûter aucune satisfaction solide & continuée.

L'Esprit de nouveauté est allé de nos jours à rappeler, Ame sensitive, Ame Végétative: Les Intelligences mêmes qui président aux-mouvements Célestes, & qu'on croioit prosrites à jamais. Ces suppositions ont encor plus pour elles l'agrément de la nouveauté, que le poids de l'Antiquité. Par ce Principe on revient aussi au matérialisme.

La légereté empêche qu'on ne sente le prix des choses & qu'on ne s'y arrête. On n'en estime aucune longtems, on en veut toujours de nouvelles, & à la fin on s'ennuye de la vie même, & après
avoir

avoir tout goûté, elle devient insupportable.

Quand on sçait un peu prendre sûr soi, & qu'on ne s'intéresse que médiocrement au bon sens d'autrui, on se donne la comédie en voyant dans le monde le dernier venu débutsquer celui qui l'a précédé, & le moins nouveau faire place à celui qui l'est davantage.

C'est une excellente acquisition, l'aimable personne! Rien n'est plus poli, il fait tout à fait bien vivre; Il a beaucoup d'esprit; il est du plus agréable commerce du monde: Ce font là tout autant d'expressions que la Nouveauté arrache, & une infinité de gens en s'exprimant ainsi, ne font que l'éloge d'un inconnu.

Certainement on doit tenir un grand compte aux personnes, sur qui la nouveauté a tant de pouvoir, lorsqu'elles continuent à nous estimer.

Il y a ordinairement quelque erreur d'imagination à faire plus de cas de ce qui est rare, non que les Animaux rares soient plus merveilleux, mais simplement, parce qu'en ce genre, ce que nous n'avons pas encore

vû,

vû, peut nous donner de grandes lumières. Tel Animal qui nous est inconnu jusques ici, nous développera quelque mystère, qui étoit caché dans les Animaux communs.

Le plaisir de faire de nouvelles découvertes, la gloire qui en revient à leurs Auteurs, a contribué à enrichir les Sciences. Mais elle peut aussi en retarder les progrès, & s'opposer à leur perfection. Un Ouvrage a paru, il a son mérite, il renferme beaucoup de vrai & beaucoup de beau; mais il n'est pas égal par tout, on pourroit le perfectionner, avec des talens même inférieurs à ceux de son Auteur. On aime mieux donner un Ouvrage de sa façon, & par cet Ouvrage on fait au Public un présent d'une utilité très inférieure, à celle qu'on pourroit lui procurer par quelques additions au premier, ou de plus par quelques corrections.

Comme ceux d'entre les gens de Lettres qui ont de l'activité, & qui se sont fait de bonne heure, une habitude de méditer beaucoup, in-ventent souvent; ils accordent aisément aux autres, ce qu'ils se per-
 Pourquoi on s'en-tête de l'Anti-quités

Tom. III.

E

mettent



mettent à eux-mêmes ; accoutumés à découvrir , ils s'accoutument à aimer les nouvelles découvertes , & elles leur plaisent , lors même qu'ils n'en sont pas les Auteurs. Mais les Esprits lents , incapables de rien produire , ou du moins de produire qu'après de pénibles efforts , & ceux qui n'étudient & ne sont savans que de Mémoire , se sentent de la répugnance pour la nouveauté. Il leur est facheux , de se voir toujours imposer de nouvelles tâches , & d'être toujours obligés d'étudier de nouvelles Propositions ; ils n'aiment pas qu'on redouble leur peine ; ils ne regardent point avec plaisir , dans les autres , des avantages dont ils sont tout à fait dépourvus ; ils voudroient une fois n'avoir plus de Maîtres , & pouvoir dire qu'ils les ont tous égalés , qu'ils savent tout , & qu'on ne peut plus leur apprendre quoi que ce soit.

Où en seroient les Sciences , si on avoit constamment respecté cette dangereuse maxime ? Heureusement il s'est trouvé des génies qui ont voulu aller toujours plus loin , & qui en ont été capables.

Mr. de Leibnitz est regardé comme un des inventeurs du calcul de l'Infini. Mais, il semble, dit M de Fontenelle, qu'il ait été effrayé lui-même de ces infinimens petits, pris en rigueur Géométrique, & qu'il se soit rabatu à en faire simplement des Incomparables. Mais, ajoûte-t-il, ceux-là même, qui l'ont pris de lui, ne l'ont pas pris avec cet adoucissement qui gêneroit tout. Un Architecte, ajoûte-t-il, a fait un bâtiment si hardi, qu'il n'ose lui-même y loger, & il se trouve des gens qui se fient plus que lui à sa solidité, qui y logent sans crainte, & de plus sans accident. Peut-être l'adoucissement n'étoit-il qu'une condescendance, pour ceux dont l'Imagination se seroit révoltée : mais quand il seroit possible qu'il n'eut pas pris le meilleur parti, bien déterminément, il auroit eu des Lecteurs qui éclairés par des lumières qu'ils auroient tirées de lui, les auroient préférées à son autorité.

Il est mortifiant pour ceux qui ne savent rien que ce qu'un Maître leur a appris, d'en voir chaque jour naître de nouveaux. Patience pour



ceux qui sont en possession de l'être de tout le monde, à qui tant d'autres se sont déjà soumis, & qu'ils ont trouvé établis en naissant. Ils se sont chargés d'un Système, il leur en a coûté, c'est une chose faite; mais voici de nouveaux venus, qui veulent qu'on recommence. Pour savoir s'ils ont raison, il faudroit examiner; c'est une route à laquelle on n'est point fait; le plus court, c'est de les condamner sans les entendre, & les rejeter avec indignation. Quand on ne fait que répéter, on envie aisément aux autres le plaisir d'inventer.

On chicane quelquefois ceux qui ont allégué quelque chose de nouveau, & on leur en dispute la gloire, mais on a tort.

Mr. *Villemot* a démontré la règle de Kepler *sur les propositions des tems que les Planètes employent à faire leurs circulations autour du Soleil*: la gloire qui lui en appartient, n'en est pas moindre: parce que les sources de sa démonstration étoient pour ainsi dire publiques, elles ne laissoient pas d'être, en même tems, cachées pour tous les autres. *Hist. de l'Ac.*
Lors
1707.

Lorsque la lenteur & l'incapacité de produire soi même quelque chose se trouvent soutenues par une opiniâtreté d'habitude, ou de tempéramment, l'aversion pour la nouveauté croit, & l'attachement pour l'antiquité s'affermi. La Vanité qui se mêle de tout, ne manque pas de se mettre ici de la partie, & trouve moyen de s'intéresser pour l'antiquité, comme elle fait quelque fois pour la nouveauté. Les Nouveautés deviennent particulièrement insupportables, lorsque ceux qui les proposent sont inférieurs en naissance, en âge, en dignités. Quoi ! un Docteur en possession d'être écouté, applaudi comme un oracle, qui a vieilli à instruire les autres & à recevoir leurs hommages, s'abaisseroit à prendre des leçons d'un Ecolier ? Quiconque est assés présomptueux pour lui en offrir, est à ses yeux un extravagant digne d'être puni plutôt que d'être écouté. S'il faut tout apprendre pourvu que ce soit des Anciens, à la bonne heure, on est tous disciples des mêmes Précepteurs ; Mais si les



Modernes font capables d'inventer quelque chose de bon , il faut se résoudre à compter , parmi les Maîtres , les Contemporains. L'envie s'attache moins à ceux avec qui on n'a rien à partager , & la malignité humaine s'empresse à élever les morts , afin d'abaisser les vivans , dont l'éclat blesse la vue de trop près.

Quand l'art des injections perfectionné par Mr. Ruisch , sans ride , sans changement de tein , eut été mis au jour ; il eut des Critiques , mais il se bornoit à leur répondre , *venés & voyés*. L'Anatomie pouvoit s'apprendre sans dégoût , & toute saison lui étoit également propre , & l'anatomie étoit parvenue à offrir aux hommes des objets tout nouveaux , dont la vue leur paroissoit interdite.

On admiroit autrefois une Végétation de Mercure , la seule qu'on connoit qui demandoit beaucoup de tems , & ne réussissoit pas facilement. On est présentement venu à bout de faire véger tous les métaux , & depuis les miroirs ardens , qui réunissent les rayons par
refrac

refraction , les conjectures ou fauf-
fes ou incertaines sur les métaux
ont fait place à des faits cer-
tains.

L'Esprit de parti engage encore à
s'en tenir à ce qui est reçu , & à
rejeter tout ce qui est du parti
contraire. En matière de *Religion*
sur tout , la Nouveauté est très-suf-
pecte, & l'Antiquité d'un grand poids.
On fait en général , que la plus an-
cienne est la meilleure ; & cela est
très vrai : car c'est la plus près de la
source , la Révélation divine. Mais
sans se donner le soin de remonter
à cette source , on regarde comme
la plus ancienne la croyance de son
Grand-Père. L'Antiquité va à pei-
ne à quelques siècles ; souvent elle
ne remonte qu'à quelques années :
Dès là tout est Echo , & trois ou
quatre personnes entraînent la foule
des admirateurs.

Outre cela , on est élevé dès l'en-
fance à respecter les sentimens re-
çus, & à leur rendre une soumission
religieuse ; & quand on n'est plus
enfant , on n'a pourtant pas aisé-
ment la force d'examiner sans pré-

E 4 jugés,



jugés , les premiers & perpetuels objets de la Vénération des jeunes & des vieux. De plus , les hommes font très - paresseux , & quand ils le seroient beaucoup moins , leur activité ne s'occuperoit guère sur les objets de la Religion , ils ont trop peu de goût pour eux ; ils se dispensent donc très - volontiers d'une attention pénible & mortifiante , & c'est très - particulièrement sur ces matières qu'il est fatigant d'examiner , & tout-à-fait commode de s'en rapporter aux autres , & de compter sur leur habileté. Des dispositions si générales ont produit des effets universels , la Religion Payenne ne s'appuyoit sur aucun autre fondement. Nos Ancêtres nous ont ainsi enseigné , nos Pères étoient dans ces sentimens , c'étoit là leur unique preuve. Les Mahometans n'examinent pas , ce seroit , dit-on , chez eux un péché capital. On dit que ci-devant les Moscovites , sur le sujet de la Religion , s'en rapportoient aux lumières du Czar , & presque dans chaque Eglise on raisonne sur le même principe.

Les



Les mêmes dispositions, dont il tire sa naissance & sa force, ne sont pas absolument éteintes dans les Communions Chrétiennes qui se sont séparées de la Romaine. La Présomption des Docteurs d'un côté; d'un autre l'Indolence des peuples, leur répugnance à s'instruire; leur pente à s'en rapporter à autrui, sont, de tems en tems, sur le point de faire, par-ci par-là, de petits Papes: Nous avons assez de peine à nous empêcher d'autoriser, dans la pratique, ce que nous condamnons dans la spéculation.

St. Paul (*I. Tim. III. v. 6.*) trouve qu'il y a du danger à élever à l'Épiscopat un Néophyte; Ce rang le pourroit enfler d'orgueil, & dès-là l'engager dans l'erreur & dans l'obstination; surquoi Mr. Le Clerc remarque, que les *Rhétors Néophytes placés sur les Sièges Episcopaux, se donnoient la liberté de parler hardiment & de décider de ce qu'ils n'entendoient point, seulement à cause de la facilité qu'ils avoient à parler: on pourroit ajouter, & de la fausse honte qu'ils se faisoient de paroître ignorer*

E 5

quel-

quelque chose , dans un rang dont ils aimoient trop l'autorité.

Souvent ceux qui ont le moins étudié & le moins examiné , sont précifément ceux qui s'attribuent l'autorité & le droit de régler les études, & la croyance des autres , parce que moins ils ont cherché la Vérité , plus ils s'imaginent qu'il est facile de la trouver.

Un sentiment hâzardé d'abord fans preuves , très douteux dans son origine , souvent l'effet de la flatterie, ou de la malignité d'un Auteur, acquiert de l'autorité par sa durée, & son Antiquité seule , & pour certains Auteurs en fait une démonstration. Peu de personnes prennent la peine de remonter jusques à la source de ces anciennes Fables ; on trouve plus commode de suivre la foule. Les Historiens Anciens , peu critiques , se sont copiés servilement, & un Lecteur paresseux, un ignorant, se livre sans peine à une opinion reçue depuis plusieurs siècles. Cependant ces Ecrivains , quoi que célèbres, n'ont jamais pû donner à de telles relations plus d'autorité qu'elles n'en tirent

tirent d'un seul original qui les a débitées le premier, dit Mr. de Ver-
tot.

Au contraire, on peut avoir un Esprit naturellement juste, mais par un effet de l'éducation & de l'humeur, on peut se trouver prévenu contre les nouveautés au point de ne s'y rendre qu'après avoir épuisé toutes les ressources de l'erreur opposée.

Les Romains avoient de la Religion, un intérêt secret les y portoit comme le reste des hommes, & ils auroient été bien embarrassés, si on leur avoit demandé de prouver par de bonnes raisons qu'ils faisoient effectivement ce que tout homme est obligé de faire. Ils avoient vû leurs Pères attachés à de certaines cérémonies; Ils en avoient hérité les mêmes attachemens. Une nouveauté en matière de Religion n'avoit aucun rapport avec l'unique fondement de leur piété, la *Coutume*. Leur respect aveuglé pour ce qu'ils trouvoient établi, leur inspiroit aussi une haine aveugle pour tout ce qui étoit nouveau.

Les



Les *Politiques* sont encore fort en garde contre la Nouveauté, & cette défiance n'est pas sans fondement. Il est certain, que la tranquillité des Etats, dépend de l'observation des Loix. Il n'est pas moins certain, que ce qui oblige le gros des peuples à s'y soumettre, ce n'est point parce qu'ils en comprennent la sagesse & l'utilité, c'est surquoi la plupart n'ont jamais réfléchi, ils en sont même incapables. Mais dès leur enfance ils ont été accoutumés à respecter des établissemens qu'ils ont trouvés tout faits. La coutume leur tient donc lieu de lumière & leur rend tout sacré. Touchés à quelque chose, changés quelque point, vous les accoutumés à négliger l'objet & le fondement de leur respect, & comme tout ce à quoi ils sont accoutumés leur paroît d'égale importance, tout cesse en même tems de leur paroître essentiel, & digne de leur attachement, dès qu'ils voyent qu'on se permet de changer les coutumes les plus autorisées par le tems. Ils ne regardent plus les Loix, puis qu'il est permis de les changer ainsi,
que

que comme des jous dont les plus fins se servent adroitement, pour s'affujettir les moins habiles.

La Nouveauté d'un projet, qui va à faire quelque changement dans l'Etat, doit le rendre suspect aux bons Esprits à qui il se présente. Ils doivent se faire une Loi d'examiner les Principes & les suites très scrupuleusement, ils ne feroient trop s'en défier, & le degré de leur empressement doit régler celui de leur crainte de se faire illusion, & de vouloir sacrifier à une réputation ambitieuse, le repos & le bonheur de leur patrie, Heureuse la Nation dont les Maîtres se chargent de la peine, & les sujets en jouissent, sans connoître tout ce qu'il en coûte de soins & d'attention à leurs Conducteurs; à peu-près, dit Mr. de Fontenelle, comme les hommes jouissent de la régularité des corps célestes, sans en avoir la connoissance. Et même plus l'ordre d'une police, ressemble, par son uniformité, à celui des Corps célestes, plus il est insensible, & par conséquent

quent il est d'autant plus ignoré, qu'il est plus parfait. 1721.

Toutes les Nouveautés, aisées à décrier par le seul nom de nouveauté, faisoient en Russie beaucoup de mécontents, & l'autorité des politiques, alors si légitimement employée, n'étoit qu'à peine suffisante.

Les vieux Médecins accusoient Mr. Chirac d'ignorance & de témérité; mais il soutint courageusement sa pratique, malgré les clameurs qui s'élevoient de toutes parts, & la guérison de ses malades le justifioit.

Lors qu'il jugeoit nécessaire un de ces coups hardis, qui lui étoient particuliers, & que le malade étoit important, il savoit qu'il se rendoit responsable de l'événement, & que s'il étoit facheux, les cris d'une Famille puissante soulevoient aussitôt le Public contre lui; Cependant il ne mollissoit point, il ne préféroit point la route ordinaire, plus périlleuse pour le malade, mais moins pour le Médecin, & il vouloit, à quelque prix que ce fut, avoir tout fait pour le mieux.

Chaque

Chaque Médecin a son savoir particulier qui n'est que pour lui. Les Facultés de Médecine semblent se faire un plaisir & un honneur de ne s'accorder pas. Les observations d'un Pais sont ordinairement perduës pour un autre. Mr. *Chirac* pensoit à établir des correspondances & une communication, entre les Médecins de l'Europe; mais l'Esprit d'intérêt & de vanité, fit échouer un projet si nouveau, mais en même tems si utile. (1732.)

Par un effet de cet assujettissement à ce qu'on trouve établi & qu'on respecte depuis longtems, on a vû des Magistrats éclairés & réduits à la nécessité d'abandonner les Loix, s'y prendre avec tant d'adresse, que le Peuple sentit, lors même qu'on y dérogeoit, le respect qu'on avoit pour elles, & s'apperçut à peine qu'on y apportoit du changement. Les Lacédémoniens, gênés par la Loi qui défendoit de faire deux fois Amiral la même personne, élevèrent à cette Dignité un homme qui n'étoit pas en état de l'exercer, & établirent *Lysandre* Sur-Intendant de la Marine.

112 LA LOGIQUE
rine. Il n'étoit pas permis à Athènes d'ôter un Tableau ou une Ordonnance publique, qui avoit été inscrite; l'Intérêt de l'Etat demandoit qu'on en changeat une, & Périclés s'avisa de tourner ce Tableau au lieu de l'enlever.

Outre cela, on sent tous les inconvéniens d'une Loi, mais on n'en aperçoit pas toujours l'utilité; car on est beaucoup plus sensible au mal que l'on ne l'est au bien, pendant qu'au contraire on prévoit affés les avantages d'un nouvel établissement, puis que ce sont ces avantages qui en ont fait naître la pensée, mais on n'en devine pas de même les inconvéniens, & souvent l'expérience en découvre, dans la suite, un grand nombre, qu'on n'avoit aucunement prévus.

Voilà pourquoi il importe de ne rien changer dans les Etats, sans de très grandes & très évidentes raisons. Si la Loi est juste en général, il faut lui passer quelques applications malheureuses. Mais de s'opposer, sous ce prétexte à toute nouveauté, de peur que si l'on en prend une fois le goût

goût sur un sujet , on ne l'étende à tous les autres , & on ne le porte enfin dans le Gouvernement ; c'est établir la barbarie pour le fondement de la société : sur ce pied-là on auroit raison de dire , que les Princes , qui ne se sont pas assés opposés à l'établissement du Christianisme , & ensuite à celui de la Réformation , ont été mauvais Politiques. Si les Arts & les Sciences sont la ruine des Etats , la tranquillité publique seroit établie sur de plus heureux & de plus durables fondemens qu'elle ne l'est , si les hommes n'habitoient encore que des Antres , & ne se nourrissoient que de gland.

Il est des nouveautés contre lesquelles on auroit grand tort de s'opiniâtrer. On ne se sert plus des mêmes Armes qu'autrefois. On n'attaque , & on ne défend plus les places comme autrefois. La manière de négocier a changé. A cet égard il faut changer avec ses voisins.

Il est des changemens en mal , contre lesquels la Vertu doit s'obstiner
le

le plus qu'elle peut. Tels sont ceux qui vont à faire régner le luxe, à épuiser un País, à y faire croître le goût des superfluités, & de l'oisiveté.

Il en est enfin d'indifférens : Tels sont les manières de s'habiller, de bâtir, & de ranger ses maisons. Une roideur trop ferme contre des nouveautés de cette nature, en dû-on appréhender quelques suites, pourroit s'opposer aux bons effets d'une fermeté raisonnable & nécessaire, en attribuant celle-ci à l'humeur, plutôt qu'à la Raison, & en la faisant regarder comme une Roideur *Physique*, plutôt que comme une *Constance Morale*.

Il faut avoir bien peu d'esprit & de raison pour prendre ombrage du goût pour la nouveauté, qu'on remarque dans ceux qui s'appliquent à perfectionner les Arts & les Sciences. Personne au monde ne doit être moins suspect à ceux qui gouvernent, puisque personne n'a autant d'intérêt qu'eux à la tranquillité publique ; c'est la paix & les heureuses suites qui les font fleurir.

S'il

S'il y a quelqu'un dont on doive se défier, c'est de ceux qui affectent une plus aveugle dépendance, un dévouement plus absolu, & qui paroissent se plaire le plus dans l'esclavage. Les hommes ne se rendent point ainsi esclaves pour rien; ils ont leurs vuës; C'est de la fortune, c'est de leurs interêts qu'ils le sont véritablement; voilà leurs vrais maîtres, auxquels ils sont toujours prêts de sacrifier tous les autres.

Il est étonnant, que depuis les lunettes à mettre sur le nés jusqu'aux Telescopes, ils se soit passé 300. ans. Tout est assés lent parmi nous, (ajoute Mr. de Fontenelle 1708.) & peut-être sommes-nous, à l'heure qu'il est, sur le bord de quelque découverte importante, où l'on sera surpris un jour que nous ne soyons pas arrivés plutôt.

Par goût pour la Science & par la persévérance à chercher, on est venu à découvrir la quantité des acides, contenus en divers suc & diverses liqueurs; la quantité des Esprits inflammables; les degrés & les Loix des dispositions, que différentes ma-
tières

116 LA LOGIQUE
tières ont à s'approcher & à se lier.
(1700. 1718.)

Il y a plusieurs siècles que l'on imputoit à l'obliquité des rayons du soleil, le froid de l'hiver, en comparaison de la chaleur de l'Été. En un sens ils tombent plus obliquement en hiver; ce fait est vrai. Les impressions obliques frappent avec d'autant moins de force, qu'elles sont plus obliques; cela est certain. On en demeura là, & plusieurs siècles se sont passés, sans qu'on se soit avisé d'aller plus loin. Mr. de Mairan ayant voulu passer, de ces idées vagues, à un détail plus convaincant, a d'abord trouvé, qu'on étoit bien loin de compte, & du point de démêler toutes les causes de ces changemens, d'attribuer à chacun sa force, & d'établir des mesures justes de l'inégalité de l'air, quand on passe du chaud au froid, & d'en mesurer les degrés. Mr. Amontons, par une voye différente, étoit parvenu aux mêmes conclusions.

L'Algèbre est une manière de calculer, qui n'a pas été connue des
An-



Anciens ; mais à quoi ne l'appli-
que t-on pas sûrement & utile-
ment. En Physique un seul changement
du signe positif , en signe négatif ,
changement qui n'est qu'un jeu de
mots , met sous vos yeux les différens
cas , & chaque mouvement conduit à
la découverte de nouvelles Vérités.

Le Niveau des Anciens étoit beau-
coup plus imparfait que le nôtre ,
voilà pourquoi , pour conduire leurs
Aqueducs , ils étoient obligés de
prendre beaucoup plus qu'il ne fal-
loit , sans quoi ils n'auroient pû s'as-
surer de réussir.

Comme l'alliance de la Géométrie
& de la Physique fait la plus gran-
de utilité de la Géométrie , & toute
la solidité de la Physique , Mr. Ja-
ques Bernoulli , forma à Bâle des as-
semblées & une espèce d'Académie ,
où il faisoit des expériences qui é-
toient ou le fondement , ou la preu-
ve des calculs géométriques , & il
fût des premiers à établir cette ma-
nière de philosopher , la seule rai-
sonnable & qui cependant à tardé si
longtems à paroître.



Parallèle de la Nouveauté & de l'Antiquité. V I. On voit par tout ce que nous venons de dire , que sur le sujet de la Nouveauté & de l'Antiquité , il y a du pour & du contre. La légereté d'un petit génie qui s'informe sans cesse de ce que l'on dit , & de ce que l'on fait de nouveau , qui embrasse avec avidité tout ce qu'il n'avoit pas encore ouï dire , par là même qu'il ne l'avoit pas encore ouï , cette légereté est si méprisable qu'elle prévient contre la nouveauté ; on a honte de cette inclination , & l'on a raison d'être en garde contre un empressement qui fait tomber les hommes dans la puerilité.

Mais d'un côté le ridicule de ceux qui ne veulent avouer pour vrai que ce qui a déjà été dit par leurs prédecesseurs ; qui , se laissant imposer par le mot d'Anciens , regardent tous ceux qui sont morts avant leur naissance , du même oeil que les enfans regardent les hommes faits & les vieillards ; qui , enfin , dans un âge formé , se croient toujours dans l'enfance , & se font une Loi d'en avoir la crédulité ; ce ridicule ,
dis-

dis-je , jette derechef dans le parti de la Nouveauté , & fait regarder les Sectateurs obstinés des Anciens comme des gens qui radottent eux-mêmes.

De célèbres Astronomes n'ont jamais voulu se servir des Pinules de la nouvelle invention , parce que ce changement de méthode feroit soubçonner leurs premières observations de n'avoir pas été assez exactes.

La gloire des premiers Inventeurs ne sera jamais diminuée aux yeux des connoisseurs , par quelques nouveautés avantageuses qu'on aura ajoutées à leurs decouvertes (1718.)

Souvent sur une legère idée qui avoit été publiée , comme par hazard , ceux qui avoient une profonde connoissance de la Géometrie , & de la Méchanique , en ont profité & l'ont poussée bien loin.

Le fils d'un Ouvrier Hollandois , tenant par hazard d'une main un verre convexe , à l'usage des vielards , & de l'autre un verre concave , qui est un secours aux vuës courtes , s'aperçut qu'il voioit à
tra-



travers de ces deux verres , quelques objets éloignés beaucoup plus grands & plus distinctement. Voilà l'origine des Telescopes , perfectionnés par Galilée , Kepler , Descartes &c. De nos jours on a poussé encore plus loin leurs découvertes , & leurs travaux.

La dispute s'est échauffée de nos jours sur le mérite des Modernes comparés à celui des Anciens. Elle s'est renduë célèbre par la réputation & l'habileté des tenans , elle a produit des Ouvrages pleins d'esprit & d'érudition , & je ne sai si l'on a jamais rien lû de plus ingénieux. Mais après cet aveu sincère , j'ajouterois , que la dispute a été des plus inutiles , si je n'étois persuadé , qu'il faut aux hommes bien des amusemens pour occuper leur loisir & leur activité. Il ne nous reste pas assez de Monumens pour juger avec exactitude de tout le mérite des Anciens , sur des faits bien connus & bien avérés ; & d'ailleurs , pour faire de justes comparaisons , on fait qu'il ne faut pas se jeter sur de différens sujets, & comme

à travers du champ , mais qu'il faut comparer ensemble des choses de même nature , *Morale* avec *Morale*, *Histoire* avec *Histoire*, *Poeme* avec *Poeme*, & non seulement *Physique* avec *Physique* en *général*, mais en détail explication d'un même *Phénomène*, telle qu'on la voit dans les Anciens, & telle qu'on la lit dans les Modernes; calculer tout & sommer tout, & faire sur ces sommes totales de justes soustractions.

On m'a assuré qu'entre les gens de Lettres, il s'en est trouvé de si prévenus d'admiration pour les Anciens, qu'ils ont cru de se distinguer honorablement par des compositions, dont les Parties seroient tellement enfilées l'une à l'autre, qu'on n'y verroit pas même un seul des Compositions de cette Nature indiquent des Auteurs, qui ne sont pas Maîtres de leur Matière, deffaut qu'on pourroit pardonner dans l'enfance des Lettres, mais qui n'est plus à excuser dans la maturité de Raison, où l'on est parvenu aujourd'hui.

Mr. De *Valincourt* ne se laissa
Tom. III. F point



point emporter à l'excessive chaleur, que mirent ses amis dans des disputes littéraires, qui ont fait assés de bruit.

Il continua de vivre en amitié avec ceux qui refusoient l'adoration aux Anciens, il négocia même des reconciliations, & donna des Exemples rares de modération & d'équité, quoi que dans une bagatelle.

Je conviendrais que les Modernes peuvent surpasser les Anciens, puisqu'ils sont aidés de leurs lumières: Montés sur leurs épaules nous voyons plus loin qu'eux; & c'est nous, dans un sens, qui sommes les Anciens, car le Monde étoit autrefois plus nouveau & plus jeune.

Un jour ajoûte à un autre, & par là la Science croît. On corrige ce que les Anciens ont mal établi, on profite de ce qu'ils nous ont laissé de bon, & on le perfectionne: les Anciens eux-mêmes en ont usé ainsi par rapport à ceux qui les ont précédés. Mais la paresse nous fait perdre courage, nous nous persuadons que les forces nous manquent, parce que nous ne voulons pas nous

en servir. Sommes - nous des hommes d'une autre espèce, & ce qui a été possible ne l'est - il plus ? Habitons - nous une autre Terre ? Sommes - nous éclairés par un autre Soleil ? Ne saurions - nous donner des exemples à suivre à ceux qui viendront après nous ? & sommes - nous réduits à copier ceux qui nous ont précédés, & à suivre servilement leurs traces ? Je veux qu'ils nous aient ouvert la carrière, certainement ils ne l'ont pas toute remplie, & leurs découvertes au lieu de nous décourager, nous doivent au contraire animer à en faire nous - mêmes de nouvelles.

D'un autre côté, la vie des anciens a été plus longue, ils avoient moins de préjugés à dépouiller que nous, car le tems, qui les autorise, les multiplie aussi : L'Esprit de Parti & la chaleur des factions règnoient moins de leur tems que du nôtre, où le zèle de Religion s'est répandu sur toutes les sciences humaines. Il se peut que leur génie, moins acablé de lectures que le nôtre, donnât plus d'effort à sa force naturelle & eut plus de vigueur par



là même qu'il avoit une plus grande liberté; Ils n'étoient pas distraits par la nécessité d'apprendre mille niaiseries, qu'il faut savoir, ou devenir le rebut de ceux qui ont en main les dignités & les récompenses, ou que l'on consulte pour les assigner; & ils pouvoient utilement donner aux choses un tems que nous perdons à apprendre des mots. Mais enfin ce ne sont là que des possibilités.

Depuis la fameuse observation de l'Aurore Boreale par Gassendi l'an 1621, en remontant à 1550, il se trouve que dans l'espace de 71 ans, il y en a eu 28 de plus que l'on n'en avoit eu, en 1050. ans: Depuis 1721. à 1716. il y en a eu onze, & enfin depuis 1716. à 1731. où elles n'ont pas fini, il y en a eu 163. Les Sciences & les Observateurs renaisent.

Il s'en faut beaucoup que l'habileté des Chinois en matière de sciences, n'aille aussi loin que le bruit en avoit couru. Leur respect pour l'Antiquité en est la cause. Les Pendules & les Lunettes apportées de l'Europe demeurent oisives dans leurs

leurs Observatoires. Il paroît en général que l'Esprit de l'Orient est plus tranquille, plus paresseux, plus renfermé dans les besoins essentiels, plus borné à ce qui se trouve établi, moins avide de nouveautés, que celui de l'Occident. Cela produit, & particulièrement à la Chine, un Gouvernement plus uniforme, des mœurs plus constantes, des Loix plus durables; mais les sciences demandent une activité plus inquiète, une curiosité qui ne se lasse point de chercher, une sorte d'incapacité de se satisfaire & de s'arrêter à un certain point, sans penser à pousser plus loin ses progrès. (1732.)

Il en a été de la dispute sur la préférence des Anciens aux Modernes, à peu près comme de la vigne de la Fable. Ceux qui la cultivoient en y cherchant un Trésor, qui n'y étoit point, ne laissèrent pas de s'enrichir par les fruits que leur travail infatigable lui fit rapporter. La recherche de la Pierre Philosophale a de même enrichi la Chymie & la Médecine, d'une infinité d'heureuses découvertes. Le procès qui



roule sur la comparaison des Anciens avec les Modernes, n'est point encore terminé, & suivant les apparences, ne le sera jamais, ou ne le sera qu'après quelques Siècles. La Raison, le seul Tribunal Suprême que les deux Parties reconnoissent, chacun la fait parler différemment, & soutient qu'elle a décidé pour sa Cause. Mais cette dispute a produit d'excellents fruits: Les Modernes ont fait des efforts pour surpasser les Anciens, & comme le pensent quelques uns, ont profité de leurs secours pour aller plus loin qu'eux. Les Partisans des Anciens ont commenté leurs préceptes, ont éclairci leurs Ouvrages, & en ont mis le beau dans tout son jour.

Entre les Conciliateurs des Anciens avec les Modernes on ne dispute pas le prix à Mr. *Du Hamel*; l'École est ménagée dans ses Ouvrages, & l'Académie y domine. Le succès de l'Ouvrage a été grand, les nouveaux Systèmes déguisés en quelque sorte, ou alliés avec les anciens, se sont introduits plus facilement chés leurs Ennemis, & peut-

peut - être le vrai - a - t'il moins eu d'oppositions à effuyer , parce qu'il a eu le secours de quelques erreurs.

Cette Philosophie a été enseignée avec beaucoup de succès en Orient , des Peuples peu éclairés & conduits par le seul gout naturel , n'ont pas beaucoup hésité entre deux espèces de Philosophie , dont l'une nous a si long - tems occupés.

Les plaintes ordinaires des Vieillards , qu'on est accoutumé d'écouter avec respect dès son Enfance , préviennent en faveur du tems passé. *Les choses vont de mal en pis* , c'est leur langage ordinaire. Mais de tout tems les hommes ont été hommes , & les choses sont à peu près toujours allées du même train . Les manières changent un peu , le fond du cœur & de la corruption reste constamment le même.

Nous naissons dans la dépendance de ceux qui ont plus d'âge que nous . Nous avons vû dès nôtre Enfance les Vieillards en possession des premiers rangs ; Nous nous sommes faits par là une habitude de les honorer , & de nous former



sur leurs manières ; & cette habitude s'étend à tout ce qui porte le nom d'Antiquité ; Nous respectons les Ouvrages des Anciens , parce que nous nous les représentons comme des Vieillards vénérables .

On est obligé aux Anciens , & par reconnoissance on doit profiter de leurs lumières : Mais on se doit aussi à la Postérité , & pour imiter les Anciens , il faut aller plus loin qu'eux , & laisser à ceux qui nous suivront de nouveaux secours . Il faut mettre à intérêt les fonds que nos Pères nous ont laissé & , les transmettre multipliés à nos descendants .

À quoi en seroit on si nos Pères en étoient demeurés aux imparfaites connoissances de leurs Prédécesseurs ? Les Fixes seroient attachées à la concavité d'une voute céleste . En s'éloignant de ce Préjugé on ne donne aucune borne à l'immensité des Ouvrages de Dieu .

Il n'y a rien que de très vraisemblable , & de très lié , dans le calcul qui donne au Diamètre de Sirius (Museau du Grand Chien) l'étendue de 10512. Diamètres de la

la Terre. La Terre n'est éloignée du Soleil que de 11000. de ses Diametres ; de sorte que si le Centre de Sirius étoit placé là où est celui du Soleil , il s'en faudroit peu que sa surface ne touchât la Terre. C'est depuis peu que par des méthodes sûres & bien vérifiées, on s'est convaincu, qu'on avoit fait ci devant la Méditerranée trop longue de 300. lieues, & la distance de l'Europe à la Chine trop grande de 500. (1720.)

Ci devant on ne faisoit attention dans les Eclipses de Lune, qu'à l'entrée de son Disque dans la pénombre & puis dans l'ombre de la Terre, & à sa sortie : mais depuis qu'on a pu se rendre attentif à l'immersion & à l'émersion de ses taches bien désignées, il a été tout autrement facile, & tout autrement sûr, de comparer les Calculs de divers observateurs.

La lecture des Auteurs Anciens a sans contredit & ses agrémens & ses utilités, (a) car sans comp-

F 5 ter

(a) Rollin Tom II. pag. 402. Il est remarquable que les Ouvrages qui ont eu le plus de réputation parmi nous, sont tous marqués au coin de la bonne Antiquité.

ter qu'un homme, qui aime à apprendre, ne lit aucun bon Livre sans plaisir & sans fruit, il est agréable de s'affurer, par la lecture des Anciens, de l'accord qu'il y a entre la Raison & une espèce de Tradition; il est agréable de remarquer qu'ils ont déjà entrevu ce qu'on voit aujourd'hui plus clairement.

Quel plaisir pour les Philosophes modernes que de lire dans Seneque, *Faut-il s'étonner qu'on n'ait point encor déterminé le tems périodique des Cometes, qui s'offrent si rarement à nos yeux? C'est depuis quinze cens ans seulement que les Grecs se sont avisés de donner des noms aux Etoiles. Un très grand nombre de Nations ne voient encor dans le Ciel que ce qu'on en connoit au premier coup d'œil, ils ignorent également les causes des Eclipses & des Phases de la Lune, & il n'y a pas fort long-tems que nous sommes éclaircis là dessus. Un tems vient qu'on s'étonnera de nôtre ignorance, & que des hommes, plus attentifs & plus laborieux que nous,*

verreut



verront clair, dans ce qui est maintenant couvert d'épaisses ténèbres.

Souvent encor le bon sens, qui suppléoit ches les Anciens au défaut de l'Art, les a amené à des raisonnemens & à des reflexions, où l'on trouve une application frappante de quelques Maximes générales, qu'ils suivoient, sans les avoir peut-être jamais vues distinctement.

Quand on reconnoitroit que l'Eloquence n'est pas encore parvenue au point où elle a été ches les Grecs & les Romains, cet aveu ne tireroit point à conséquence pour la supériorité des Anciens par rapport au génie & aux connoissances; il seroit facile de trouver la raison de cette supériorité dans de certaines circonstances qui produiroient encore aujourd'hui le même effet, si elles avoient également lieu. Chez les Grecs & chez les Romains, l'Eloquence étoit le chemin des Dignités, & ceux qui savoient le mieux parler, étoient pour l'ordinaire ceux qui avoient le plus de part au Gouvernement de l'Etat. L'Eloquence de Cicéron l'éleva à la première Dignité



gnité de l'Univers, quoi que son nom fût tout nouveau dans la République. A cette raison on en peut ajouter de plus essentielles, & de plus intérieures à l'Eloquence même : Elle demande un sujet important, des Auditeurs de bon goût, & un grand Auditoire : On se rendroit ridicule, si on se donnoit de grands mouvemens sur un sujet peu intéressant, ou si, sur un sujet même qui en seroit digne, on mettoit en œuvre tout ce que l'Eloquence a de fin, de grand, & d'animé, dans une Assemblée de douze ou de vingt personnes. Tout ce qui donne lieu à la plus parfaite Eloquence se trouve de nos jours dans le Parlement d'Angleterre, aussi en voions-nous sortir de tems en tems, des morceaux admirables.

La Chaire Evangélique semble fournir à l'Eloquence le plus magnifique Théâtre, où elle ait jamais paru. Mais le moien de bien prêcher, quand on est obligé de monter si souvent en chaire ? Ceux qui ne sentent pas cette vérité, certainement ne savent pas ce que c'est qu'un bon Sermon, ils n'en ont jamais.

mais entendu de tel, ou s'ils en ont
oui quelques-uns, on peut dire qu'ils
n'étoient pas dignes de les entendre,
incapables d'en goûter le mérite &
d'en discerner le prix.

Outre cela on explique, ou l'on
tâche d'expliquer, dans la Chaire,
des matières de Théologie, & les épi-
nes dont on a hérissé ces matières ne
fauroient convenir avec l'Eloquence.
Pour être véritablement éloquent, il
faut bien entendre ce qu'on dit, &
souvent les matières qu'on traite,
du propre aveu de ceux qui en rem-
plissent leurs Discours, sont des ma-
tières inintelligibles. Ajoutez à cela
que l'on est ordinairement gêné par
de certaines méthodes, auxquelles il
faut s'affujettir, si l'on veut éviter
les censures, & la disgrâce de ceux
qui abusent de leur crédit, pour em-
pêcher que les autres ne parviennent
à les surpasser en mérite: il faut que
l'esprit soit libre, & qu'il ose pren-
dre l'effort, afin de produire quel-
que chose qui soit digne d'être é-
couté. La méthode de prêcher, telle
que bien des gens la donnent, est
un Art qui apprend à exposer des
matières



res qu'on n'entend pas, & à composer sans peine & en fort peu de tems, & par conséquent sans ennui, un Discours qui ne laissera pas d'être fort long & fort ennuyeux, pour ceux à qui on le récitera. Je dirai plus; Dans le tems même que l'Eloquence étoit dans son plus haut point de justesse, les Rhéteurs, qui faisoient profession de l'enseigner, étoient, la plupart, de très-grands Sophistes. Depuis les premiers Empereurs, le goût de justesse a toujours diminué, & l'Eloquence est devenue toujours plus fausse: Les Pères de l'Eglise, les plus éloquens, n'avoient pas eu d'excellens Maîtres; Quand on les lit sans préjugé on y trouve, plus souvent qu'on ne voudroit, sous de grands mots, bien du petit, des Questions mal posées, des Preuves peu solides, des jeux de mots, des exagérations; ce sont pourtant les Modèles qu'on recommande; on veut qu'on transforme son esprit dans le leur, qu'on entre dans leur goût, qu'on les cite fréquemment, & que pour mettre plus d'uniformité dans un Discours, dont

dont ils remplissent une partie, le reste soit, autant qu'il se pourra, du même génie, du même stile & du même tour.

VII. Pour savoir si les Anciens ^{Maxi-} ont été aussi heureux que leurs ad- ^{mes.} mirateurs le prétendent, ou si les Modernes ont mieux réussi; il faut venir au fait, il faut examiner, & de peur de se tromper en examinant, il faut se dépouiller de préoccupation. Il faut examiner une opinion reçue, peser un sentiment ancien, du même esprit que si on les proposoit aujourd'hui pour la première fois, considérer une opinion nouvelle, de la manière qu'on auroit fait, si l'on avoit vécu dans le premier âge, où tout étoit encore nouveau.

Ce que l'on découvre aujourd'hui de vrai, mériteroit d'avoir toujours été reconnu pour tel, & ce qui n'a pas été vrai, dès le commencement qu'on l'a proposé, ne le reviendra jamais. La Vérité nouvelle est Vérité, l'Erreur ancienne est Erreur. Les Modernes sont capables de voir, les Anciens ont pu se méprendre, & ils

ils se sont effectivement trompés quelquefois. Sur de certains points nous voyons plus clair qu'ils n'ont vu ; cela est incontestable. Qui a des yeux doit s'en servir, & celui qui s'est trompé ne doit plus être crû sans preuve. Examinons donc les choses en elles-mêmes, & fermons entièrement les yeux aux relations d'Ancien & de Nouveau. Elles peuvent empêcher de découvrir la Vérité, & quand elles y conduisent, ce n'est que par hazard. Après tout, si nous avons une si grande vénération pour les Anciens, tâchons de parvenir à les imiter, étudions leurs Ouvrages pour ressembler un jour à leurs Auteurs ; Ils ont inventé, faisons comme eux, inventons à nôtre tour. Un homme raisonnable ne doit pas avoir moins d'ardeur pour la lumière, qu'un avare en a pour les richesses ; Quand on les aime avec passion, on ne se contente pas de celles qu'on a hérité, on se fait un plaisir, & un devoir même, d'y en ajouter chaque jour de nouvelles. C'est ainsi qu'il faut augmenter le fonds que nous ont laissé les Anciens, & en général tous ceux qui
nous

nous ont précédés. Pourquoi ne pourrions-nous pas appliquer, à une infinité de sujets, ce que l'Illustre Marquis de l'Hopital dit en particulier, sur celui de la Géométrie, pour mettre en parallèle ce que fait une admiration aveugle, avec ce que peut une noble hardiesse (†).

Exami-

(†) Ce que nous avons des Anciens sur ces matières, principalement d'Archimède, est assurément digne d'admiration. Mais outre qu'ils n'ont touché que fort peu de Courbes, qu'ils n'y ont même touché que legerement; ce ne font pres que par tout que propositions particulières & sans ordre, qui ne font appercevoir aucune methode regulière & suivie. Ce n'est pas cependant qu'on leur en puisse faire un reproche legitime; ils ont eu besoin d'une extrême force de genie pour percer autant d'obscurités, & pour entrer les premiers dans des pais entierement inconnus. S'ils n'ont pas été loin, du moins, quoi qu'en dise Viete, ils ne se font point égarés: & plus les chemins qu'ils ont tenu étoient difficiles & épineux, plus ils font admirables de ne s'y être pas perdus. En un mot il ne paroît pas que les Anciens en aient pû faire d'avantage pour leur tems: Ils ont fait ce que nos bons Esprits auroient fait en
leur

Examinons donc chaque proposition & chaque preuve, sans nous mettre en peine d'où elle vient. Si un examen sévère nous convainc d'une vérité, saisissons-la, c'est un bien sur lequel nous avons droit, de quelle main qu'il soit sorti. Craignons que l'Antiquité ne nous impose. Défions-nous de la Nouveauté; n'admettons quoi que ce soit, par la raison que les Anciens l'ont crû; Ne rejettons quoi que ce soit, parce qu'ils

„ leur place; & s'ils étoient à la nôtre,
 „ il est à croire qu'ils auroient les mêmes
 „ vûes que nous. Tout cela est une suite
 „ de l'égalité naturelle des Esprits & de
 „ la succession nécessaire des découvertes.

„ Et ainsi il n'est pas surprenant que
 „ les Anciens n'aient pas été plus loin;
 „ Mais on ne fauroit assez s'étonner que
 „ de grands hommes, que les Modernes,
 „ en soient si long-tems demeurés
 „ là, & que par une admiration pres-
 „ que superstitieuse pour leurs Ouvrages,
 „ ils se soient contentés de les lire & de
 „ les commenter, sans se permettre
 „ d'autres usages de leurs lumières, que
 „ ce qu'il en falloit pour les suivre; sans
 „ oser commettre le crime de penser quel-
 „ quefois par eux mêmes, & de porter
 „ leurs

qu'ils l'ont ignoré. Quand on lit un Livre, il faut mettre à part le nom de l'Auteur, & ne juger des matières qu'il traite qu'en les examinant par elles-mêmes. Il faut s'imaginer que le titre en est perdu, ce titre n'en fait point le prix.

Ce qui est faux n'a jamais été vrai, le tems ne fait point changer de nature aux choses, & aux propositions. *Il n'y a point de prescription contre la Vérité.* J'en fais Juge tout

le
 „ leurs vûes au delà de ce que les An-
 „ ciens avoient découvert ; De cette ma-
 „ nière bien des gens travailloient, ils écri-
 „ voient, les Livres se multiplioient &
 „ cependant rien n'avançoit, tous les tra-
 „ vaux de plusieurs siècles n'on abouti qu'à
 „ remplir le monde de respectueux Com-
 „ mentaires & de Traductions respectées
 „ d'Originaux souvent assez meprisables.
 „ Tel fut l'état des Mathematiques &
 „ sur tout de la Philosophie, jusqu'à Mr.
 „ Descartes. Ce grand homme, poussé
 „ par son genie & par la superiorité qu'il
 „ se sentoit, quitta les Anciens pour ne
 „ suivre que cette même Raifon que les
 „ Anciens avoient suivie ; Et cette heu-
 „ reuse hardiesse, qui fut traitée de re-
 „ volte, nous valut une infinité de vû-
 „ es nouvelles & utiles sur la Physique &
 „ sur la Geometrie, alors on ouvrit les
 „ yeux & on s'avisa de penser.

le monde & les adverfaires mêmes. Mr. *Boivin* M. de l'Acad. des B. L. T. V. p. 477. les Tomes VIII. pag. 378. Il n'y a point de fiécle plus favorable que le nôtre, tous ceux qui ont précédé, ont travaillé à nous instruire. L'Antiquité nous offre fes modèles, le dernier fiécle nous en fournit de nouveaux, dignes des Anciens. Quoique les uns & les autres foyent nos Maîtres, ne nous contentons pas d'être toûjours leurs Ecoliers. La carrière où ils ont couru nous est ouverte, nous pouvons les atteindre, & peut-être les surpasser. La grande distance que nous voyons entr'eux & nous, ne doit point nous effrayer; si nous avons plus de chemin à faire, nous avons plus de secours, & ce font nos Prédéceffeurs qui nous les donnent.

Qu'importe qu'un grand Ouvrage foit de tel ou tel Auteur; Ce n'est pas le titre, mais c'est l'Ouvrage même qui doit faire décider de fon prix.

Recher-
ches uti-
les ou
inutiles.

La connoiffance des objets à l'étude defquels nous nous appliquons, où nous est utile, ou ne nous est d'aucun usage: il est important de
mettre

mettre une très grande différence entre ces deux relations.

Nôtre vie est trop courte pour nous permettre de la perdre en inutilités, & nos facultés trop bornées pour les épuiser en *superfluités* (1716) Peut être rien n'a il autant contribué à prévenir les gens du monde contre les Sciences que de voir ceux qui en font profession s'échauffer sur des sottises, & débiter d'un ton grave des riens & des impertinences, comme si tout ce qu'on dit avoit du sens, dès qu'on a une grande barbe, & qu'un Discours changeât de nature pour être prononcé en fronçant le sourcil.

Mettons à part le Pédantesque, & reconnoissons que ce qui est moins utile, dès qu'on le met en parallèle avec ce qui l'est d'avantage, perd une grande partie du prix qu'il tiroit de ce qu'il a d'ingénieux.

Mr. de la Hire étoit fondé à dire qu'il y a un point (ce point pourtant a quelque latitude) passé lequel les recherches ne font que pour la curiosité. Les Vérités ingénieuses & inutiles, ressemblent à ces étoiles, qui, placées trop loin de nous



nous, ne nous donnent point de clarté.

La Science [dit le P. Buffier Préf. Vulg. pag. 81.] consiste non à savoir beaucoup, mais à bien savoir ce qu'on doit savoir.

Causés de l'attachement des hommes à ce qui les passe. IX. L'utilité & l'inutilité de nos connoissances varie dans un grand nombre de degrés. Premièrement, il est inutile de travailler à s'instruire de ce que l'on ne peut connoître, car c'est perdre son tems que de tenter l'impossible.

Quoique cette maxime soit de la dernière évidence, il se trouve pourtant une infinité de gens qui disputent hardiment sur la Nature & sur la manière des Perfections divines, sur la Trinité, sur les Decrets, & sur la Providence; témérité d'autant plus condamnable, que, de leur propre aveu, ces sujets - là sont incompréhensibles, & qu'en voulant les connoître, on se hazarde à des erreurs d'une très dangereuse conséquence.

Il arrive aisément à un homme qui s'avise de méditer sur ce qui est au dessus de sa portée, de se brouiller la cervelle, & de s'imaginer

ner entendre ce qu'il n'entend point. Là-dessus il choisit des termes par lesquels il prétend exprimer des choses dont il n'a aucune idée. Ce langage lui devient cher, car c'est l'effet de ses méditations les plus *sublimés*, il se le rend familier, & il répand sur ce stile sacré tout le respect qu'il sent pour l'objet auquel il l'applique.

Un autre medite de son côté sur le même sujet, & se fait d'autres illusions. Mais, se flattant; comme le précédent, d'entendre, il choisit aussi des termes pour exprimer ses prétendues idées, il affectionne ses termes, il les consacre. Cette différence de langage allume bientôt la guerre entre ces deux zélés : Ils s'accusent réciproquement d'errer, & d'errer sur des sujets de la dernière conséquence ; le moyen de se souffrir ! Cependant ils pensent de la même manière, mais ils parlent différemment; leur cas est tout pareil, ni l'un ni l'autre n'a d'idées, ils n'entendent point ce qu'ils disent, ils sont dans l'ignorance, & non pas dans l'erreur, ou, s'ils se trompent, leur méprise consiste à confondre
des



des mots avec les choses, & à prendre parti pour de vains sons. Des questions qui ont fait des éclats terribles, si on les avoit examinées tranquillement & de près, se feroient réduites à demander, non s'il est permis de penser, mais s'il est permis de parler, autrement que de certains gens.

Les Grecs, grands parleurs, grands Disputeurs, & naturellement Sophistes, ne cessèrent d'embrouiller la Religion par des controverses, qu'on a toujours remarqué devenir plus frivoles à mesure qu'elles sont plus vives.

On doit donner une grande attention aux disputes des Théologiens, mais il faut la leur cacher cette attention, autant qu'il est possible. On ne peut pas plus finir leurs affaires, en écoutant leurs subtilités, qu'on ne pourroit abolir les Duels, en établissant des Ecoles, où l'on rafinerait sur le point d'honneur. *Considerations sur les Causes de la Grand, & de la Decad. des Romains.*

J'ai vû des Ouvrages de dévotions
(& c'est quelquefois l'Exorde d'un
Ser-

Sermon) qui commençoient par imposer silence à la Raïson, & avertiffoient qu'ils alloient traiter un sujet au dessus de la portée des Lecteurs, de même qu'au dessus de l'intelligence de son Auteur. La paraphrase seroit - elle outrée, quand on la seroit en ces termes : *Je n'y entens rien, & je ne prétends pas vous le faire entendre, admirons & croyons sans idée.*

Souvent moins on entend ce qu'on dit, plus on s'obstine à le soutenir, par la honte qu'il y auroit à avouër qu'on s'est échauffé sur des mots vuides de sens. D'ailleurs on se flatte d'entendre quelque chose dans des sujets même où l'on ne voit goutte, & plus les autres se plaignent de n'y rien comprendre, plus on se croit au dessus d'eux. Si les Docteurs se trompent si facilement, que doit-on attendre des Peuples ? La plupart des hommes sont Perroquets en bien des choses, & plutôt à Dieu qu'ils ne le fussent pas plus sur la Religion que sur aucun autre ! Ils se soumettent religieusement aux termes consacrés par leurs Conducteurs ; & en effet le moyen qu'ils se persuadent qu'un



homme vénérable, dont ils respectent l'âge & la dignité, & dont ils estiment les lumières & la droiture, parle sans savoir ce qu'il dit, & prononce hardiment sur ce qu'il n'entend point; moins ils le comprennent, plus ils le croient savant; moins ils conçoivent ce qu'il dit, plus ils se persuadent qu'il dit de belles choses. Voila ce qui, dans tous les siècles a causé parmi les Chrétiens les plus honteuses divisions: C'est un opprobre de la nature humaine. Un profond respect, pour la Religion & pour Dieu, qui en est l'objet, devrait faire tomber un grand nombre de Questions, qui nous passent, dans lesquelles on ne voit goûte, & qu'on peut entièrement ignorer sans préjudice du salut.

Erasme dans sa Préface sur St. Hilaire, fait sur ce sujet d'excellentes réflexions, dont voici le précis: Autrefois on étoit extrêmement réservé à parler de Dieu, de sa Nature & de ses Attribus, & on s'en tenoit uniquement à ce que l'Ecriture en dit, en termes exprès. Une téméraire curiosité a, peu à peu, franchi des barrières si raisonnables, &

fait oublier, combien il étoit dangereux, de même que contraire à l'Esprit de la Religion, de se hasarder à expliquer ce qui est ineffable, & à sonder ce qui est incompréhensible. En vain Dieu a renfermé nos jours dans un espace très court, au lieu de nous mettre uniquement en peine de ce qui est nécessaire, nous nous embarrassons dans des subtilités, que l'on peut ignorer, sans aucun risque. La paix est la perfection du Christianisme. Mais sans considérer, que la multitude des articles n'est pas un moyen fort propre à la conserver; on a agité question sur question, & pour les décider, on est enfin venu à établir une autorité humaine dans l'Eglise, & à faire d'un homme une espèce de Divinité. Les richesses & l'éclat des Dignités Ecclesiastiques, sécondant les hauteurs de ceux qui en étoient en possession, l'autorité des Empereurs trop facile à les appuyer, l'Esprit de subtilité & de sophistiquerie, les menaces & les châtimens, ont enfin amené les hommes à faire semblant de croire, ce que dans le fonds ils ne croyent point, parce qu'ils n'en ont point d'idée, &



faire profession d'aimer ce qu'ils n'aiment pas, parce qu'ils ne le connoissent point. Telle est la foi d'un très grand nombre de Chrétiens, & de ceux-là même qui devroient être les plus éclairés. Rien n'est plus opposé à la lumière de l'Évangile que les ténèbres de l'ignorance, rien n'est plus incompatible avec la sincérité essentielle aux Chrétiens que les voyes de contrainte : On aime pourtant ceux, qui, sans connoissance de cause, plient aveuglément sous le joug de l'autorité.

Les *Gnostiques* avoient profité de cette foiblesse des hommes, qui les dispose à admirer de grands mots, quoi qu'ils ne signifient rien, ou que le sens qu'ils renferment, quand ils en ont un, se réduit à des vérités que personne n'ignore. Ce n'est pas seulement aux autres qu'on impose par ce langage, on s'impose à soi-même, & un homme qui s'aimeroit dire des merveilles, quand même il ne fait ce qu'il dit.

St. Pierre dans sa II. Epître Chap. II. vers. 18. veut, qu'on soit en garde contre les personnes, qui disent en termes magnifiques, des choses frivo-

frivoles, qui sous de grands mots ne disent rien, ou peu de chose, ou qui, sous un langage pompeux & obscur, cachent des erreurs quelquefois très dangereuses, *ὑπεργρα ματαιότητος*. Le premier de ces termes marque l'enflure du Discours, le second, l'erreur ou l'inutilité de ce qu'il renferme.

L'empressement à s'élever à ce qui n'est pas assés à nôtre portée, est condamné par St. Paul *Rom. XII. 16.* *μη τὸ ὑψηλὸν φρονέετε, ἀλλὰ τοῖς ταπεινοῖς συναπαρρέμετε.* Au lieu d'aspirer aux choses fort élevées, donnez plutôt vôtre tems à celles qui sont à la portée du commun des hommes.

L'Univers, dit Mr. *Leibnitz*, n'est que le resultat total, la combinaison perpétuelle, le mélange intime du plus grand & du meilleur, & on ne peut le connoître qu'en connoissant les deux ensemble. Sur quoi, Mr. de *Fontenelle* fait cette judicieuse remarque : Cette idée, qui est certainement grande & noble, & digne de l'objet, demanderoit, dans l'application, une extrême dextérité & des ménagemens infinis, ce qui appartient à la Sagesse

gesse du Créateur, semble être encore plus au dessus de nôtre foible portée, que ce qui appartient à sa puissance.

Ces Principes si nobles & si spécieux ne sont pas aisés à appliquer, car dès qu'on est hors du nécessaire rigoureux & absolu, qui n'est pas bien commun en métaphysique, le suffisant, le convenable, un degré, ou un saut, tout cela pourroit bien être un peu arbitraire, & il faut prendre garde, que ce ne soit un peu le besoin du système qui en décide.

Mr. *Hartsoëker*, grand zè'ateur du Système des *Ames-plastiques*, & pressé par les objections qu'il se fait lui-même, avouë de bonne foi qu'il n'y fait point de réponse. Il semble qu'il vaudroit autant n'avoir point fait de Système, que d'être si promptement réduit à en venir là. Il ne s'agit que d'avouër son ignorance un peu plutôt. (1725.)

Quand un homme décide ainsi sur ce qui passe nos lumières, ce seroit imiter son égarement, que de discuter sérieusement avec lui, car comment discuter sur un sujet qu'on n'entend pas? D'où tirer des raisons pour éclairer un Antagoniste obstiné?
Com-

Comment lui faire voir qu'il se trompe & qu'il attribue au sujet dont il s'agit, ce qui ne lui convient pas, puisque l'on ne connoit pas affés ce qu'il lui attribué.

Plus on a de sens, dit le P. B. dans sa *Metaph.* plus on doit être content de ne répondre à des discours qui n'en ont point. Afin de les refuter clairement, il faudroit que leurs principes fussent eux-mêmes capables d'être éclaircis, au lieu que dans un Abîme d'idées extravagantes, la raison elle-même se brouille.

On se garantira d'être trompé par ces gens-là, & l'on pourra même les ramener de leurs illusions, si on leur demande qu'ils s'expliquent; Car s'ils refusent de le faire, ils déposent eux-mêmes contre leurs ténèbres & leur ignorance, & s'ils veulent s'y hasarder, ils sentiront bientôt qu'ils entreprennent l'impossible. Pour peu qu'on les presse & qu'on leur demande de lumière & de netteté, ils se réduiront à l'incompréhensible, sur lequel tout le parti, que l'on peut raisonnablement prendre, est celui d'un respectueux silence.



Rien n'est plus déraisonnable que de s'échauffer sur des matières que l'on n'entend pas, sur tout quand on les pousse dans des détails ; des disputes de cette nature, favorisent le doute, & les Incrédules en profitent & viennent aisément à se persuader que nous honorons du nom de Révélation un système d'incertitudes, au lieu qu'il n'y a d'incertitude que dans les explications téméraires qu'on lui donne.

On peut encore se servir d'une autre voye pour les ramener de leurs illusions, ou pour se convaincre qu'elles sont sans remède ; il n'y a qu'à les écouter, & par des Questions qu'on leur fera, de tems en tems, comme en vue de s'instruire soi-même, leur donner lieu d'entasser galimathias sur galimathias. A force de parler sans intelligence, ils ne sauroient manquer de se contredire, & ces contradictions, où ils tomberont, fourniront des raisons pour les éclairer, s'ils veulent réfléchir, ou pour les abandonner à leur entêtement, s'ils refusent d'écouter. En s'y prenant de cette manière, rien n'est

n'est plus aisé que de faire tomber tout le système de Spinoza.

XI. Il y a des sujets qui passent tout à fait la portée de l'esprit humain, & il y en a qui sont en effet au dessus des forces de l'un, sans être pourtant au dessus des forces de l'autre. Combien de gens, par exemple, y a-t-il qui ne savent pas distinguer la substance qui pense, d'avec la Substance étendue? Combien s'en trouve-t-il incapables de suivre une démonstration de Géométrie un peu composée, & combien de médiocres Géomètres sont arrêtés tout court par des calculs d'Algèbre? Il en est de la pratique comme de la spéculation. Des exemples extraordinaires de force, de courage, de désintéressement, passent pour des contes & pour des Chimères chés de petits génies assez présomptueux pour juger de tout par eux mêmes, & ne croire possible que ce dont ils se sentent capables, ou dont ils ont été témoins. Pour s'épargner la mortification de se reconnoître inférieurs à qui que ce soit, ils tâchent de se persuader

G s, que

Tout ce qui paroît au dessus de notre portée ne l'est pas absolument

que personne n'a réellement ce qui leur manque.

Les petits génies prennent volontiers, pour des rêveries des Savans tout ce qu'ils entendent dire, sur les distances des planettes à la Terre. Tout cela est cependant déterminé, presque aussi précisément, les proportions gardées, que s'ils s'agissoit d'objets terrestres & peu éloignés de nous.

Expedit nobis neminem videri bonum, quasi aliena virtus exprobatio delictorum vestrorum sit. Ipsi quoque hoc facere possunt sed nolunt. Sen. de Vit. Beat. Ep. CIV.

Un homme continuellement occupé du soin de s'enrichir. Un homme qui ne roule dans sa tête que des projets d'ambition, & qui, vendu à des injustes vuës, ne s'aperçoit pas seulement de leur injustice & en a perdu jusqu'à l'idée; qui ne louë les autres, ne leur applaudit, & ne les félicite, que pour les tromper & les faire servir à ses desseins; qui n'aime que l'intrigue & n'a de véritable plaisir qu'à voir culbuter les autres pour tirer son élévation de leur chute; Des gens ainsi

ainsi faits ne conçoivent pas qu'on puisse être sensible à d'autres motifs, ni qu'on puisse agir par d'autres principes, que les leurs. Des idées de Vertu, de desintéressement, de générosité, leur paroissent des chimères, dont on peut utilement se servir pour imposer aux Esprits faibles qui respectent de grandes ombres. Faire l'éloge de ces motifs, les presser, les recommander, n'est pas un moyen propre à s'attirer leur confiance; Plus les Discours dont vous les entretiendrez sur ce sujet partiront du fond de vôtre cœur, & se trouveront par là plus dégagés de toute apparence de déguisement, plus ils vous croiront un parfait hypocrite; ils admireront vôtre habileté, mais ils s'en défieront à proportion qu'ils en seront frappés. Que peuvent donner ces gens-là qui dédommage du temps que l'on perd, & des risques où l'on s'expose en leur faisant la Cour?

Il y a des gens dont non seulement les vuës, mais les soupçons mêmes & les conjectures ne s'étendent pas au delà de leurs yeux & de la grossièreté de leurs sens. Tou-



tes les merveilles de la Nature, dont ils n'ont pas fait l'expérience; Toutes les découvertes & tous les raisonnemens, dont on ne peut pas leur rendre l'intelligence palpable, passent dans leur esprit pour des illusions. Bien des gens, après s'être fait des Systèmes très-bornés, refusent de croire que l'Esprit humain puisse aller au delà. La vanité souffriroit trop s'il falloit qu'ils estimassent ce qu'ils ne possèdent pas, & qu'ils n'oseroient se promettre de posséder un jour, parce que la longueur & la difficulté du travail les empêche de l'entreprendre; Ils ont plutôt fait de mépriser que d'étudier, leur paresse & leur vanité y trouve également leur compte.

Le fameux Chancelier Bacon dit de ces gens là, qu'ils se regardent eux-mêmes comme le miroir de l'Univers, mais un miroir si exact & si parfait, que quoi que ce soit ne lui échappe. Voilà pourquoi tout ce dont ils ne trouvent pas en eux l'image, c'est à-dire, tout ce qu'ils ne comprennent pas assez nettement, ils refusent de le compter au nombre des choses qui existent. C'est tout.

PART. I. SECT. II. CH. II. 157
tout le contraire. Ce miroir représente mal.

Les plus *petits Génies* sont ceux à qui il arrive le plus ordinairement de se regarder comme des modèles de perfection ; Ils croient que rien ne leur manque , parce qu'ils ont la vuë trop courte , pour voir quelque chose au delà du peu qu'ils ont acquis. Les habitans des Iles *Marianes* ou des Larrons , les plus grossiers des hommes , ont un souverain mépris pour tous les autres , & leur Noblesse n'a pas voulu entendre parler d'un Paradis qui leur seroit commun avec le vulgaire.

Un petit génie est bientôt rempli , tout ce qu'on veut y faire entrer de nouveau se répand ; Il suffit qu'un stile soit clair & par là tout différent d'un jargon qu'il s'est rendu familier , pour se croire en droit de l'accuser d'obscurité.

Le ridicule de toutes ces préventions , si l'on y pense bien , sera déjà un des grands moyens de s'en garantir. Mais de plus il faut considérer , que l'on se ferme à soi-même l'intelligence des choses auxquelles on croit qu'il est impossible d'arriver ,



river, car on n'essaie plus d'avancer dès qu'on s'est mis en tête qu'on ne fauroit faire que des pas inutiles. Ce qui paroît d'abord incroyable, parce qu'on ne l'entend point, on peut parvenir à l'entendre & à le croire; il n'y a qu'à s'instruire par degrés, en passant peu à peu des Principes aux Conséquences & du Simple au Composé. Les forces de l'esprit croîtront avec ses lumières, & plus on aura fait usage de ses yeux, plus aussi leur pénétration s'étendra. Mais comme je viens de le dire, il faut s'instruire par *Ordre*, & c'est ce que tout le monde ne fait pas; on passe trop légèrement sur les principes, l'Impatience & la Vanité élèvent d'abord au difficile; la Curiosité emporte au *Merveilleux*; on veut se rendre admirable aux autres & à soi-même, & c'est dans les plus sublimes connoissances qu'on espère trouver de quoi se faire honneur.

On se fait honneur, on se rend digne d'estime; quand on connoit & qu'on avoué les bornes de son Esprit, par un effet de sincérité, & qu'on ne néglige pourtant pas de les étendre.

Ja.

Je ne me laisserai point de répéter (dit Mr. de Reaumur Vol. II. Art. VII.) que dans les plus petits sujets, nous devons nous attendre, qu'il restera toujours quelque chose que nous ignorerons. Mais cette persuasion, & cet aveu sincère ne l'a pas empêché de chercher la cause du cri des papillons à tête de mort, & de la découvrir dans la promptitude, avec laquelle ils approchent alternativement leurs barbes du rouleau de leur trompe.

Quand on se laisse entraîner par ces principes, l'on se trouve bientôt dans un pays inconnu; & alors les uns désespèrent d'avancer & tombent dans le Pyrrhonisme, les autres s'imaginent faire chemin, & marchans dans les ténèbres, ils prennent des ombres pour des réalités, & des mots pompeux leur tiennent lieu de grandes idées. J'ai connu des gens qui, pour s'être accoutumés à substituer l'admirable au lumineux, & à chercher l'extraordinaire à la place de l'évidence, s'étoient si fort gâtés l'esprit, que n'ayant plus de goût pour tout ce qui se pouvoit nettement démontrer, ils ne daignoient plus.



plus écouter ni croire que ce qui étoit incroyable. On aime à demeurer dans l'étonnement ; si on étoit éclairé, on cesseroit d'admirer, & on sortiroit d'un état où l'on veut se plaire ; On fuit donc la lumière & les éclaircissemens.

Dès qu'on en est venu là, & qu'on s'est une fois accoûtumé à négliger l'évidence, on n'a plus d'autre principe de ses sentimens que l'entêtement ou pour la coutume, ou pour la singularité ; & par là également disposé à admettre une infinité de propositions où on ne voit goutte, c'est par paresse ou par hazard qu'on se borne à quelques unes.

Utilités
de nos
connois-
sances.

XII. L'Homme n'étant capable que d'idées, de sentimens & de mouvemens, les fruits de ses connoissances, lesquelles consistent en idées, doivent se rapporter ou à le rendre plus sage, en réglant les mouvemens, ou à le rendre plus heureux en l'affranchissant des sentimens, ou pénibles ou peu agréables, & l'élevant au dessus de ceux qui passent trop vite pour lui en procurer de plus doux & de plus solides.

Un.



Un homme qui consent à passer sa vie dans l'ignorance deshonoré sa nature ; On viole ce qu'on doit à la société quand on néglige de se procurer des connoissances qui tourneroient à son utilité ; & l'indolence sur la Religion, & sur la Morale est un crime affreux devant Dieu ; il est pourtant vrai qu'il y a peu de choses qu'on étudie moins

On vante la Science du Monde, mais quelle est cette Science sans la connoissance l'Histoire & de la Religion ? En quoi est on savant si l'on ne s'est pas formé à raisonner juste, se lever, s'habiller, jouer, médire, &c. Appellera-t-on cela la Science du monde ? demande le judicieux Auteur des Reflex. sur les Def. d'autrui.

Quelle infamie de se borner à imposer aux autres, par une apparence de savoir, lors qu'avec une raisonnable application, & une juste défiance de soi-même, on peut se procurer des lumières sûres.

Quant à ceux qui étudient par vanité, c'est souvent assés qu'on ne leur fasse aucun reproche, sur l'emploi

ploi de leurs tems, & prétendre qu'on leur sache gré de ce dont on ne peut tirer aucun fruit, c'est trop demander.

On ne sauroit disconvenir de l'utilité de la Logique, qui nous aide à penser juste, puisque tous nos *Maux*, les *Maux* au moins auxquels nous pouvons apporter du remède, viennent de nôtre ignorance & de nos méprises, comme de leur première source.

La Morale qui nous apprend à démêler le Juste d'avec l'Injuste, dans des cas embarrassans; qui étale à nos yeux l'excellence de la Vertu; qui nous peint l'horreur du Vice, & nous fournit des secours & des facilités pour nous affermir dans nôtre devoir, porte, dans sa définition, les preuves de son prix, & si quelqu'un a besoin qu'on raisonne beaucoup pour l'en convaincre, c'est un esprit trop gâté pour être ramené par le raisonnement.

La connoissance de l'Homme, déjà très-digne par elle-même de nôtre attention, est encore le grand *fondement* de la Logique & de la Morale.

rale. C'est de ce principe qu'elles tirent leur force & leur perfection. Mieux nous nous connoîtrons, mieux aussi nous sentirons l'importance des préceptes établis pour régler nôtre esprit & nôtre cœur, & de plus l'observation nous en deviendra plus aisée.

Sans la Connoissance de Dieu nôtre Créateur, nous sommes un abyme de ténèbres à nous-mêmes, & tout ce que nous pouvons venir à bout de connoître sur nos devoirs ne nous dédommage que foiblement de tant d'efforts auxquels nous sommes obligés, & pour les connoître & pour les remplir, & de tant de disgrâces auxquelles nous sommes en butte, lors même que nous vivons le mieux. Mais dès que Dieu ordonne la Vertu, il y a une différence infinie entre la suivre & la négliger.

Avec ce secours les difficultés sont grandes, dit Socrate; mais les récompenses à esperer les surpassent infiniment. Nous devons en recueillir les fruits, dans toute la durée immense qui doit suivre cette courte vie, qui,
en.



en comparaison n'est qu'un point qui s'évanouit. Un plan de félicité qui se borne à quelques jours peut-il mériter toute l'application d'un esprit fait pour des siècles infinis ? L. X. d. I. R.

L'Ame, continue-t-il, au dessus des illusions que causent les objets passagers à ceux qui y donnent leur attention, n'aspire plus qu'à après d'autres éternels, comme elle, immuables, divins. C'est lors qu'elle en aura la pleine jouissance, qu'elle sera parfaitement elle-même, c'est alors qu'il nous sera possible de parler sçavamment de sa nature, & que s'évanouira tout ce qu'elle a d'obscur aujourd'hui. Jusqu'alors qu'il nous suffise d'avoir connu quelques-uns de ses principaux linéamens, au travers des voiles qui nous la cachent dans la vie présente.

Un homme qui fait ses efforts pour se rendre semblable au souverain Etre, par une pratique constante de la vertu, n'a point à craindre de n'être pas, & à la mort & durant sa vie, l'objet de son affection. Quelle apparence qu'il néglige celui en qui il voyoit son image ?

Nous tenons à tant de choses & toutes

toutes les parties de l'Univers ont tant de liaison, que nous n'aurons jamais qu'une connoissance très imparfaite de nous-même, tandis que nous ignorerons la nature & les forces des corps, dont nous sommes environnés. Cette considération suffiroit pour recommander la *Physique*. Que fera-ce si nous y joignons les grands secours que l'on en tire, pour la conservation de nôtre santé, pour la rétablir dans nos maladies, & pour apaiser nos douleurs? Mais il y a plus, le Créateur a voulu se faire connoître par ses Ouvrages, & chaque découverte que nous faisons dans la Nature, nous rend de plus en plus sensibles à sa Puissance, & nous fait de plus en plus admirer sa Sagesse & sa Bonté. Je ne saurois me persuader, que l'Intelligence suprême & adorable, de qui nous tenons l'existence & tout ce que nous sommes, qui a trouvé à propos de nous donner aussi de l'intelligence, nous ait fait pour nous borner, comme les animaux brutes, à voir, à ouïr, à toucher, à flairer, & à favoriser ce qui se présente à nous des parties de

de l'Univers. Je ne saurois me persuader, que, nous bornant à ces dehors, il nous ait voulu cacher l'intérieur, & que pour nous rendre plus sensibles à l'apparence, il nous ait interdit la vuë de l'artifice.

Il y a des gens Oisifs & sans contredit des plus inutiles à la Société, qui courent le monde pour faire admirer une certaine adresse, qu'on méprise dès qu'on la connoit, & que la multitude ignorante paie pour avoir le plaisir d'en être trompé. Craindre qu'on admira moins les Merveilles de l'Univers, dès qu'on sauroit de quelle manière elles naissent, ce seroit une crainte injurieuse & à la Sageffe & à la bonté du Souverain Etre qui conduit l'Univers : & l'Effet & la manière de le produire, tout est admirable lorsque Dieu agit. Ce n'est pas à nôtre ignorance qu'est due l'idée de sa Grandeur, une admiration éclairée le glorifie d'une manière plus digne de lui.

Combien de gens sont morts, & combien de gens auroient passé leur vie, sans rendre à la Providence un des tributs de l'admiration qui lui

lui est si bien dûe , si Mr. *De Reaumur* ne nous avoit fait remarquer , que , dans ce grand nombre de chenilles un gout particulier de chacunes , auxquelles conviennent plusieurs espèces de Plantes , il ne s'en trouve aucune qui aiment les feuilles de ces Plantes , dont les grains nous fournissent nôtre aliment le plus essentiel , le *Pain*. Je ne veux pas parler de l'Univers , dans l'immensité duquel mes pensées se perdent. La Terre seule & dans cette Terre , sur quelque sujet que je m'arrête , dès que je me livre à des détails , n'y trouve-je pas une matière inépuisable d'admiration ? Sans parler des Classes , des Genres & des Espèces ; dans chaque espèce qu'elle varieté. Du Roitelet à l'Autriche , quelle gradation ! Du papillon qui a plus de neuf pouces de vol , à ceux dont la grandeur égale à peine la tête d'une épingle , quelle distance ! Ils vivent cependant comme les autres , ils sont organisés & leur structure , indépendamment de leur petitesse , n'est pas moins merveilleuse que celle des autres , elle y est conforme & elle en

168 LA LOGIQUE
en difere. Il y a des règles générales, il y a des exceptions, tout est également merveilleux. Vol. II. pag. 315. 323. 324. 349. 365. 371.

Le doux contentement que l'on goûte à s'instruire de ces Ouvrages, & à démêler les merveilles de leur structure, prouve que nous sommes faits, au moins en partie, pour tirer de cette étude nôtre félicité.

La force encore que l'on tire de ces connoissances pour mépriser les amorces des sens, & de se mettre au dessus de ces plaisirs & de ce faste qui sont aux hommes de si fréquentes occasions de crimes, nous doivent convaincre de l'obligation où nous sommes de mettre à profit ces secours.

Un homme charmé de ces douceurs spirituelles n'a garde de s'abrutir dans les Voluptés du Corps. Sentant le solide de son élévation, il regarde ceux qui se livrent aux Dignités & aux Richesses, comme des gens qui s'égarent & qui courent après des ombres; Il ne leur porte

porte point envie & ne quittera point sa route pour les aller traverser.

Qu'on rassemble toutes ces vérités & on demeurera convaincu que l'Univers est le Temple de Dieu qui la créé, que les hommes sont les Ministres de ce Temple, & que c'est à eux une négligence honteuse de ne s'appliquer point à en connoître les parties & à en admirer les beautés.

Combien de merveilles exposées aux yeux de tout le monde & auxquelles une indolence, qui tient de la stupidité, est cause qu'on ne fait pas attention. On en a un grand exemple dans la fécondité des Plantes. Un Orme examiné de près se trouve contenir actuellement en lui même de quoi se reproduire autant de fois qu'il y a d'unités dans ce Nombre 15840000000.

Si la curiosité des Physiciens & leur louable desir de connoître la Nature, ne les avoit pas engagés à perfectionner les Lunettes, nous ignorerions que le Ciel est peuplé d'un nombre innombrable d'étoiles,

Tom. III.

H

nous



nous ignorerions que le ciel de Saturne , embelli non seulement de cinq Satellistes , mais d'un anneau qui éclairé du Soleil , en forme d'arc lumineux , semble dédommager cette Planette de l'éloignement où elle est du Soleil.

Mr. De Maisons devenu Président , conservoit toujours du goût pour la Physique. Ceux à qui il est permis de n'apprendre les Sciences que pour le délassement , ou pour l'ornement , ne peuvent choisir , ni des délassemens plus nobles , ni des ornemens qui fissent mieux. Il se fit à Maisons un Jardin de plantes rares & un Laboratoire de Chimie , dignes , tous les deux , d'un lieu où tout ce qui n'auroit pas été magnifique auroit eu mauvaise grace. Dès sa jeunesse , il se plaisoit à faire lui-même les expériences ; On est alors obligé , d'entrer dans des détails , & les suites ne peuvent être bien connues que par ceux qui y portent les mains.

L'étude de la Physique nous fournit donc des occupations pleines de charmes , & dignes de tout nôtre attachement , par leurs utilités & par leurs douceurs.

ceurs. Elle nous élève à Dieu, elle nous procure des douceurs, dont le gout nous rend moins sensibles aux objets qui gatent le cœur de la plupart des hommes, & qui les entraînent dans le vice. Mais non seulement elle nous fournit des secours pour nous acquitter plus aisément de nos devoirs, elle sert de plus à nous les faire connoître, & on peut dire qu'elle nous ouvre les véritables *sources de la Morale*. Un homme qui ne se connoit point & qui ne connoit point les relations qu'il a avec les objets qui l'environnent, peut-il favoir de quelle manière il doit vivre, afin de vivre conformément à sa nature & à sa destination ?

On peut en particulier attribuer à l'Etude de la Physique la remarque de Mr. De Fontenelle, quand il dit, sur le sujet de Mr. Maralde, *son caractère étoit celui que les sciences donnent ordinairement à ceux qui en font leur unique occupation, du sérieux, de la simplicité, de la droiture; un heureux temperament y ajoutoit de la gayeté.*

H 2 J'a-



J'avoue aussi qu'on peut compter la Physique, au nombre de ces occupations qui ne sont que vanité & rongement d'Esprit; mais c'est quand on s'y applique par ambition, & qu'un désir véhément, d'en savoir plus que les autres, ne permet pas de se donner un repos légitime, autant que nécessaire, & porte plus à contrecarrer les autres qu'à s'instruire soi-même. Mais si l'on est assez sage pour s'aider les uns les autres, on avancera beaucoup plus, le champ est vaste, & la source des plaisirs qu'il fournit est inépuisable.

Mr. De Reaumur ne veut pas qu'on regarde, & ne regarde lui-même ses nombreuses & exactes observations sur les insectes, que comme des places préparées aux nouvelles observations, qui se feront dans la suite. *Préface du II. Volume.*

Le Mémoire par exemple, imprimé en 1730. reparoit ici dans le IV. avec beaucoup d'additions, & apprend par là aux Lecteurs & aux Auteurs à ajouter à ce qu'ils savent déjà, & à ne point s'arrêter dans le chemin des Connoissances,

A mesure, dit-il encore, qu'on accordera plus d'attention aux insectes, on fera des observations qui m'ont échappé.

Un homme qui a étudié l'Optique; un homme éclairé sur la structure de l'Oreille & sur la Théorie des Sons, est vivement frappé de la Sageffe du Créateur qui, par des voies d'une simplicité digne de son infinie Intelligence, a sù combiner une infinité de mouvemens, & faire jouer une infinité de ressorts, pour nous faire agréablement entendre des Sons & des Symphonies; pour embellir les objets, en nous les présentant terminés par de différentes figures & peints d'une infinie variété de couleurs; Un homme ainsi éclairé, & ainsi pénétré d'une juste admiration, n'a garde de donner dans les sentimens ridicules & superstitieux des ignorans, qui s'imaginent d'honorer leur Créateur, & de lui plaire, en refusant de jouir des presens de son infinie Sageffe, & de son Infinie Bonté, car il ne falloit pas moins qu'une intelligence infinie pour réunir tant de choses qui



doivent concourir, afin de charmer nos yeux & nos oreilles.

La connoissance de la Physique est un sûr préservatif contre la Superstition. De quelles terreurs paniques les peuples n'ont-ils pas été saisis autrefois à la vûe des Eclipses & des Comètes? Si on avoit été aussi savant en Physique, il y a deux Siècles, qu'on l'est aujourd'hui, jamais le sage *Melanchthon* auroit-il donné dans l'Astrologie Judiciaire?

Il y a des gens qui prétendent que la superstition peut avoir ses utilités; que de certaines erreurs, peuvent tenir un Esprit dans la crainte, & par là l'éloigner du vice, & l'engager même à quelque vertu, & que par cette raison, il peut être plus à propos de la laisser affermir que de la combattre. Ceux qui pensent ainsi me paroissent avoir bien peu de respect pour la Vérité, & avoir sur ses forces une défiance qui l'outrage. Un Auteur célèbre s'est fait un plaisir malin d'appuyer ce sentiment, pour faire voir que l'ignorance & l'incertitude, qu'il travailloit à établir, n'avoit point de mauvaise influence sur
les

les mœurs. Son Exemple doit servir de leçon, à toutes les personnes chargées du soin de la Religion, & les éloigner de ce langage, s'il est vrai que leur Esprit soit éclairé, & animé d'un véritable zèle. Celui qui s'est porté à la pratique de quelques devoirs, par des Principes qui n'étoient pas fondés en Vérité, a honte de sa soumission, quand il vient à en découvrir l'erreur. L'Esprit humain outre aisément, & passe presque toujours d'une extrémité à une autre, & une grande partie des incrédules se portent à renoncer à la Religion, par le prétexte qu'ils faisoient, & qu'on ne leur fournit que trop, de la regarder comme un assemblage de maximes, dont on les a imbus, pour les tenir dans une dépendance, honteuse pour eux, mais utile à ceux qui s'en sont avisés : Débarrassés de ces préventions, ils goûtent un plaisir infini à se conduire à leur gré, & deviennent incorrigibles. Le reste des hommes leur paroît se partager entre l'aveuglement & l'hypocrisie, & il n'est que trop à présumer, que ceux qui



aiment à laisser les autres dans l'erreur, & dans l'indolence où ils sont pour la vérité, ne se permettent le droit de se faire à leur morale aisée, & n'affujettissent leur Raison à leurs intérêts & à leurs autres panchans : Un homme prévenu que l'immobilité de la terre, est une des Vérités de la Religion, dès qu'il vient à s'éclairer sur cet article, se trouve exposé au danger d'entrer dans des doutes, sur les autres articles, si on ne lui a pas appris, de bonne heure, à les établir sur d'autres fondemens que les Préjugés. Le mélange d'erreur n'est jamais honorable à la Vérité, & suivant la disposition des Esprits, tôt ou tard il produit ses mauvais effets. *Lifes I. M. VII. du V. II.*

L'amour de la Physique donne le courage d'examiner, & un Physicien se rend utile au Vulgaire, en le guérissant de ses terreurs paniques. Les chenilles ravagent les légumes : Le Peuple qui cherche toujours à ajouter au mal réel, se persuade, que ce qui a été touché de ces Insectes est venimeux & se trompe. *Vol. II. p. 325.* Le Physicien fait admirer avec

avec quelle sagesse & quelle prévoyance tout a dû être combiné, pour que ces sortes d'insectes nous nuisent si rarement. La Providence n'a pas voulu qu'ils aimassent les plantes dont les grains sont les plus essentiels à notre nourriture. Voyés aussi le *X. M.*

Combien de sortes de poissons connus, & combien y en a-t-il que nous ne connoissons pas? Quelques espèces se rapprochent des animaux terrestres, & on en a fait des hommes marins, on a imaginé des Evêques, qui ne s'étoient replongés sous l'eau, qu'après avoir donné la bénédiction aux Matelots, auxquels ils s'étoient fait voir. Mais le Physicien, qui ne veut rien admirer que de vrai, examine le caractère des prétendus témoins. *Vol. II. M. X. de l'Hist. des Inf.*

Non seulement la Physique guérit de la superstition, elle guérit encore du mal opposé, l'incrédulité; à mesure qu'on examine, ce qui avoit d'abord paru un énigme, une inutilité, une singularité du hazard, rentre dans l'ordre, s'explique & s'accorde.

H 5 corde



corde avec le reste, *Vol. II. p. 453. de l'Hist. des Inf.* Une Coque qui faute & où l'on ne comprend rien, renferme un ver qui en sortira ailé.

Les Mathématiques sont la clef de la vraie Physique; & la vie humaine en tire mille secours. C'est donc une nécessité de les mettre au nombre des Sciences d'usage. Combien leur doit-on de secours pour la vûe & pour l'ouïe? Les Machines, l'Architecture, la connoissance des Tems, tout cela est dû à ceux qui les ont cultivées. La Géométrie n'a presque aucune utilité, si elle n'est appliquée à la Physique, & la Physique n'a de solide qu'autant qu'elle est fondée sur la Géométrie.

Il faut que les subtiles spéculations de l'une prennent un corps, pour ainsi dire, en se liant avec les expériences de l'autre; & que les expériences, naturellement bornées à des cas particuliers, prennent par le moyen de la spéculation un esprit universel, & se changent en Principes. En un mot, si toute la Nature roule dans les combinaisons innombrables des figures & des mouvemens, la Géométrie, qui seule peut calculer

ler des mouvemens & déterminer des figures , devient indispensablement nécessaire à la Physique.

Il est vrai que dans le passage de la Théorie Géométrique , aux Phénomènes Physiques , il y a toujours quelque déchet sur la justesse & la régularité. On l'éprouve dans la chute ordinaire des corps , dans les jets d'eau , & dans celui des bombes ; mais la Géométrie va jusqu'à calculer les forces des obstacles & des causes accidentelles , dès qu'on les a saisies. *Voy. l'Hist. de 1678.*

L'Algèbre est si simple , qu'un Algébriste , pourvû qu'il eût l'esprit excellent , pourroit se passer du secours de tous ceux qui l'auroient précédé. Mais pour la perfection de l'Astronomie , il est nécessaire que les Astronomes de tous les siècles se donnent la main.

La mesure de la Terre dans la spéculation , paroît d'abord très facile , il ne faut qu'avoir deux lieux qui diffèrent entr'eux , en latitude, d'un degré Céleste. Mais pour avoir dans la dernière précision ces degrés Célestes , pour mesurer exactement sur la Terre , la distance de ces lieux ,



quelle attention ne faut-il pas ?
 Quelles précautions contre des erreurs imperceptibles, qui grossissent dans la suite, par la quantité des Circonstances où elles entrent. Il y a toujours de petites erreurs inévitables, dans les meilleurs instrumens & les opérations les plus exactes. Peut être seroit-il à souhaiter que la Géométrie, ou pour éclairer plus parfaitement les esprits des Géomètres, ou pour s'accommoder d'avantage à la portée des autres, ne dédaignât point quelquefois de faire voir qu'elle est conforme à la vraisemblance Physique.

On n'a pas employé autant d'années à régler les mouvemens des Planettes, nouvellement découvertes, que les Anciens ont employés de siècles à régler ceux du soleil.

En matière d'Astronomie, il faut toujours revoir, ou pour corriger, ou pour confirmer, & ces révisions demandent une longue suite d'années, parce qu'une erreur insensible, devient sensible étant réitérée.

Tout le monde sait quelle est l'utilité des Eclipses des satellites de Jupiter; mais il n'y a que les Astronomes

nomes qui sachent quelle a été la difficulté de parvenir à en faire le calcul. Voyés en 1712. une nouvelle observation de Mr. de Maralde

Sur la mesure de la Terre, on a pouffé cette précision nécessaire pour contenter un Esprit Philosophique, jusques à découvrir que le petit axe de la figure ovale de la Terre, n'est plus petit que le grand, que de 14. lieues, différence qui n'empêche pas la Terre d'être sensiblement sphérique, car elle ne va que de 3000. à 2986.

La Géométrie & la Physique se combinent, les Propositions Géométriques sont plus universelles & plus sûres; mais des cas Physiques qui y paroissent faire quelque exception, ne sont pourtant pas à rejeter comme faux. La Nature a ses inégalités, & ne s'affujettit point à suivre précisément les règles Géométriques.

Les conclusions fondées sur des mesures actuelles, prises avec toutes les précautions possibles, doivent être préférées à celles qui se tirent de quelques Théories subtiles, où il peut aisément arriver, qu'on n'ait pas

pas pris garde à tout, & que l'abstraction ait trop dominé (1732). Aujourd'hui on a sur ce sujet plus de lumières & de certitude que jamais.

Il ne faut rien outrer; la Géométrie a été d'un grand secours à la Physique, elle en a fait une nouvelle Science, on n'en peut pas disconvenir. Mais il est important de se souvenir, que la Nature n'exécute pas réellement toutes les idées abstraites de la Géométrie (1710) suivant les principes & le calcul Géométrique, une certaine position de l'objet en devrait rendre l'image infinie, mais comme elle devient foible & confuse, à mesure qu'elle grandit, elle ne peut devenir infiniment grande, sans devenir par la même infiniment foible & confuse, & par conséquent sans cesser d'être une Image.

Que le génie le plus heureux, pour une certaine adresse d'exécution, pour l'invention même, ne se flatte pas d'être en droit d'ignorer les principes de Théorie, qui ne sauroient que trop bien s'en venger. Mais après cela le Géomètre a encore beaucoup à apprendre pour être un.

un vrai Mécanicien , il faut que les différentes pratiques des Arts lui fournissent dans l'occasion , des idées & des expédiens ; il faut que tout ce qu'il employera , dans ses ouvrages , il en connoisse assés la nature , pour n'être pas trompé par des accidens imprévus. Le Père *Sébastien* étudioit l'Anatomie , & travailloit affidûment en Chimie. L'Esprit Géométrique , dit *Socrate* , se fait voir par tout , & s'il manque on s'en apperçoit d'abord ; c'est - à - dire , que la Géométrie étudiée , suivant une bonne Méthode , forme un goût d'évidence , d'ordre & de justesse.

L'Histoire nous mettant en état de voyager , sans danger & sans sortir de nôtre Cabinet , non seulement dans les Régions les plus éloignées , mais encore dans les siècles qui ne sont plus , fait servir à nos usages & le passé & le présent. L'expérience rend prudent , le commerce des hommes rend circonspect , l'Histoire nous tient lieu de l'un & de l'autre. Les ruses que nous y lisons , nous apprennent à être sur nos gardes ; les exemples de vertu & d'habileté nous
présen-

présentent des modèles à imiter ; les exemples de vice , nous remplissent d'horreur , & nous avertissent de nous précautionner contre tout ce qui y achemine. Enfin comme les expériences sont la baze de la Physique , l'Histoire est de même le fondement de la Morale & de la Politique ; elle nous fournit des Phénomènes , qui servent à nous développer le cœur de l'homme , & à manifester les routes par où on peut y entrer.

La Connoissance des Langues est nécessaire pour l'intelligence de l'Histoire , & en général pour celle des Livres , sur quelque sujet qu'ils soient composés. On apprend les Langues pour lire les Auteurs , on lit pour s'instruire , on s'instruit pour tirer du fruit de ses connoissances. On profite de l'Histoire si on y apprend à se conduire , & à se connoître soi même. On profite de la Physique non seulement lors qu'on s'en fait un innocent amusement , mais de plus lorsqu'on s'en sert pour s'élever au Suprême Auteur de ces merveilles , & que l'on en tire , de même que des Mathématiques ,
des.

des secours pour la vie humaine ,
pour soulager nos besoins & multi-
plier nos douceurs. Toute la Spe-
culation se réduit donc à la prati-
que , & la pratique elle même doit
se rapporter à Dieu , le glorifier ,
nous élever & nous unir à lui.

*Les Preceptes (dit Socrate L. VII.
de la Rep.) qui n'opèrent pas cette
élévation de nôtre ame à Dieu , mais
la laissent fixée sur les objets sensibles ,
sont des préceptes desavoués pour la
vraie Philosophie. Si un cœur droit
& bon n'accompagne la finesse d'esprit
& la pénétration , il vaudroit mieux
être un Stupide.*

*Quelle opinion auriez vous d'un
homme , qui , couché sur le dos , s'a-
museroit à contempler pendant des nuits
entières , à la lueur des lampes , un
plafond bien peint.*

„ Je consens qu'un Astronome
„ regarde cette multitude inombra-
„ ble de Globes lumineux , que la
„ main du Créateur fait rouler si
„ majestueusement sur nos têtes com-
„ me tout ce que le monde sensible
„ offre à nos yeux de plus digne
„ d'être admiré , mais je plaindrai
„ son

„ son excessive ignorance , s'il va
 „ jusqu'à s'imaginer que cette régu-
 „ lière succession de mouvemens soit
 „ d'une nature inalterable & éternel-
 „ le , au lieu d'élever ses connoissan-
 „ ces & ses desirs à l'archétype par-
 „ fait , à l'Intelligence suprême ;
 „ dont la puissance & les perfections
 „ sont infiniment au dessus de ce
 „ que nos yeux sont capables de
 „ voir. On ne fait rien qu'à de-
 „ mi ; & il vaudroit autant ne rien
 „ savoir , que de ne porter pas sa
 „ science jusqu'à ce point. Le Tem-
 „ ple des Sciences est profané par
 „ ces demi - savans qui n'ont que ce
 „ faux mérite en partage.

Celui qui , dans le cours de ses
 études tendra à ce but , & pour y
 arriver suivra cette enchainure &
 cette liaison , ne fera point de pas
 qui ne soit utile. Mais on s'est pro-
 digieusement écarté de ce grand but
 & de la route qui y mène.

Mr. Carré , qui ne savoit pas
 abandonner ses principes à moitié
 chemin , s'étoit fait un Syffème qui
 étoit une union perpétuelle de Phi-
 losophie & de Christianisme. La
 Phi-

Philosophie , n'étoit point en lui une teinture légère , une décoration superficielle , cétoit un sentiment profond , & une seconde nature , difficile à distinguer d'avec la première.

L'Esprit humain , se laissant aller à son entêtement , ou à sa vanité , bien souvent à l'un & à l'autre , a chargé les Arts & les Sciences de pitoiables & de pénibles inutilités.

La Théologie a été longtems remplie de Subtilités , fort ingénieuses à la vérité , utiles même jusqu'à un certain point , mais assez souvent excessives. On alloit aussi loin que l'on pouvoit aller par la seule Métaphysique , & sans le secours des faits ; & cette Théologie a pû être apellée fille de l'Esprit & de l'ignorance. Mais enfin les vuës plus saines & plus nettes , des deux derniers siècles , ont fait renaître la Positive : On trouve l'Histoire de la Resurrection de la Théologie dans le I. L. de Mr. B. pag. 373.

XIII. J'épouvanterois mon Lecteur si je lui donnois une liste des noms barbares & affreux , que les Logiciens

Logiciens ont imaginés pour désigner les phantomes & les chimères, dont ils ont rempli cette Science à la place des règles qu'ils y promettoient; on y trouve *leurs Catégories, leurs Universaux, leur Barbara, leur Baroco, leurs Categorèmes, & Synkategorèmes, &c.*

On lit des Volumes de pareilles sottises, & des Professeurs sont païés pour en infatuer la jeunesse qu'on leur confie. Les Moralistes, abusant de la subtilité de leur Esprit, ont inventé des cas ridicules, des cas extravagans & qui n'arriveront jamais, pour avoir le plaisir & la vaine satisfaction de discuter des questions extraordinaires, embarrassantes & scandaleuses. A force de vouloir raffiner sur les motifs & faire parade d'épurer la vertu, dans quels galimatias ne sont ils pas tombés sur l'amour propre? Ils ont rempli leurs Livres de Chimères, ils ont voulu séparer ce qui est inséparable, ils ont hérissé la route d'épines, & ont ouvert la carrière aux visionnaires.

Et la Philosophie auroit été trop courte, & trop simple pour certain
Docteurs

Docteurs, s'ils avoient entendu nettement ce qu'ils disoient. P. B. S. C. on pourroit appliquer très juste cette remarque à la Théologie Bibl. Germ. T. XXIX. pag. 110. Les Romains plus éclairés & plus Sages, comprirent que le but de la Philosophie étoit de perfectionner l'esprit, le cœur & la conduite de l'homme, & qu'elle ne lui devenoit véritablement utile, que lors qu'il s'en servoit comme d'un moien, pour le rendre bon Pere de famille bon Citoyen, bon Magistrat, en un mot, un honnête homme.

Les Moralistes, & les Logiciens encore plus, à force de s'abandonner à des inutilités, ont tellement négligé le nécessaire, qu'ils semblent quelquesfois en avoir perdu le goût. On voit, par leur patience, par leurs efforts & leurs subtilités, qu'ils auroient pû se rendre utiles. On a regret qu'ils se soient épuisés sur des riens. Pour surcroit de malheur les jeunes gens, sous le nom de Morale n'apprenant que des inutilités, viennent à perdre le goût de la vraie morale.

Mr.

Mr. Collins, Rech. sur la Lib.
reconnoit qu'on ne sauroit donner une idée plus défavantageuse d'un livre, qu'en disant qu'il est opposé aux Maximes de la Morale. Elles ne sont pas moins certaines que les vérités de la Métaphysique, & il importe plus d'en instruire un Lecteur, que de toutes les Spéculations des autres sciences.

Mais plus on auroit donné d'attention & d'Art à composer un tel-Système de démonstrations Morales, plus toutes les propositions en seroient liées, plus il y régneroit d'ordre & d'évidence, plus aussi il seroit triste, j'ose ajouter scandaleux, de voir un tel Système renversé par ses fondemens, en refusant à l'homme une réelle liberté, vrai fondement des devoirs & de la nécessité de s'en acquitter en même tems que de la beauté des recompenses & de la justice des chatimens; tout cela tombe & s'évanouit, dès qu'on pose que dans chaque instant, chacun est inévitablement déterminé à penser comme il pense & à faire ce qu'il fait.

On



On a lû autrefois, avec aplaudissement, des Ouvrages d'Auteurs Célèbres sur les *Passions* & la *Connoissance* de l'homme, sans que l'on put en tirer aucun fruit, parce qu'ils n'étoient remplis que de vaines Antithèses, de jeu de mots pompeux, & de déclamations pueriles d'un Rhéteur qui apprend son jargon à ses Ecoliers.

On fait qu'au lieu de la connoissance de la Nature, ce qui portoit autrefois le nom de *Physique*, ne contenoit que des *vetilles*, des chicanes Métaphysiques, des mélanges de notions vagues, d'idées fausses, & de qualités sensibles, déguisées sous des noms, en partie pompeux, en partie barbares, qui n'aboutissoient qu'à étourdir les ignorans, & qu'enfler de vanité les sots qui donnoient dans ces pièges.

Hist. de l'Acad. R. des Sc. T. I. pag. 4.

On a quitté une Physique stérile, & qui, depuis plusieurs siècles, en étoit toujours au même point; le règne des mots, & des termes a passé, on veut des choses, on établit des principes que l'on entend,

on

on les suit, & de là vient qu'on avance. L'autorité a cessé d'avoir plus de poids que la Raison, ce qui étoit reçu sans contradiction, parce qu'il l'étoit depuis longtems, est présentement examiné, & souvent rejeté; & comme on s'est avisé de consulter, sur les choses naturelles, la Nature elle-même, plutôt que les Anciens, elle se laisse plus aisément découvrir, & assez souvent pressée par les nouvelles expériences, que l'on fait pour la sonder, elle accorde la connoissance de quelques uns de ses secrets. Mais depuis qu'on a substitué l'expérience à de simples conjectures, & qu'on a entrepris de vérifier tous les raisonnemens par des faits bien établis, il n'auroit été que mieux d'y procéder avec plus d'ordre, d'avoir plus à cœur de se convaincre par des expériences simples, que de satisfaire sa curiosité par de plus composées & de plus surprenantes, de penser enfin toujours à l'utile plutôt qu'au merveilleux.

Quand on voudra interroger la Nature par les expériences, il la faudra l'interroger comme Mr. *Newton* d'une

d'une manière aussi adroite, & aussi pressante. Des choses qui se dérobent presque à la recherche pour être trop déliées, il se fait réduire à souffrir le calcul, & un calcul, qui ne demande pas seulement le savoir des bons Géomètres, mais encore plus, une dextérité particulière. L'application qu'il fait de sa Géométrie a autant de finesse que sa Géométrie a de sublimité (1729).

L'Air mêlé parmi l'esprit de vin, le dilate, ce qui rend les Thermomètres équivoques. Aucun climat n'a une chaleur égale à celle de l'eau bouillante: si donc par son moyen on a dépouillé l'esprit de vin de tout son air; on aura une sûreté plus que suffisante. L'expérience vérifie cette conjecture de Mr. de Réaumur: il a poussé cela plus loin, & a distingué les cas où l'air, renfermé dans un autre liquide, perd sa compressibilité & sa dilatabilité, d'avec les cas où il conserve l'une & l'autre (1731).

D'ailleurs, sous prétexte que l'on va à la découverte de la nature erratonnant, on s'est permit toutes sortes de conjectures; on s'est cru

Tome. III,

I

en



en devoir de debiter tout ce dont la fécondité de l'Imagination s'avise, pourvû qu'on le pût accommoder à quelques expériences. On s'est mis peu en peine de la probabilité de la conjecture en elle même, & l'on ne s'est fait aucune peine d'avancer des principes que l'on ne comprenoit pas, pourvû que l'on en put tirer des conséquences vraisemblables.

Par ce moien on se rend Auteur à peu de frais, on s'amuse agréablement, & l'on s'entretient dans un Pyrrhonisme, qui plait, parce qu'il autorise la repugnance que l'on sent pour des examens appliqués & réterés, & qu'il favorise, à tous égards, la corruption du cœur. Enfin on se plaint qu'on a ramené tout d'autres noms dans la Physique, les idées vagues & les mots vuides de sens, qui remplissent la Physique des Anciens.

Dans les Ouvrages de M. Stenon, on voit avec plaisir quel étoit le caractère d'Esprit de ce Grand homme, quelle idée il avoit de faire des découvertes en anatomie, son courage à n'y épargner aucune peine, sa prudente crainte de croire qu'il en

en eut fait trop vite, sa modestie à les proposer.

Messieurs de l'Académie ne se lassent point de répéter, qu'on ne sauroit être trop en garde contre les Systèmes précipités, tant ils conçoivent que cette inclination est dangereuse & propre à séduire : il faut tomber d'accord, que ces Messieurs l'observent très sévèrement par rapport à eux-mêmes, & il faut aussi avouer, qu'ils en usent avec plus d'indulgence par rapport aux autres.

Je continuerai à indiquer les peines superflues qu'on se donne, & les inutilités dont on embarrasse les Sciences. C'est visiblement oublier le but de l'histoire, que de faire son Capital de corriger quelque Lettres, de redresser quelques Dattes, de déterrer quelque Suite, de mettre au jour, à force de conjectures, quelques noms sur lesquels l'on n'a pourtant rien à dire, qui vaille la peine d'être lû.

Que mon Guide se souviene où vise sa charge, (dit Montagne, en parlant d'un Précepteur) & qu'il n'imprime pas tant à son Disciple la datte



196 LA LOGIQUE
*de la ruine de Carthage , que les mœurs
d'Annibal & de Scipion.*

Une étude, qu'on estime aujourd'hui extrêmement, & qui, plus qu'aucune autre, illustre ceux qui s'y attachent, c'est l'étude des Médailles. Je n'ai garde de m'opposer aux éloges qu'on en fait, & je n'entrerai là-dessus en dispute avec qui que ce soit; je remarquerai seulement que peut-être la difficulté en réveille-t-elle le prix aux yeux de bien des gens, j'entens une difficulté toute extérieure: Les Médailles coutent, & peu de savans sont en état d'en enrichir leurs Bibliothèques. Dès que les Princes ont trouvé à propos d'en faire un ornement de leur Palais; un Particulier se donne un air de grandeur par un médiocre Cabinet de Médailles. Outre cela il a fallu aux Princes des Savans pour rassembler ces Médailles, pour les ranger, & pour les leur expliquer, en leur épargnant la peine de les étudier eux-mêmes, de sorte que cette connoissance est une marque qu'on a quelque accès chés les Grands, & qu'on peut se donner pour un Savant de distinction. Une autre preuve
évi-



évidente qu'une partie de leur prix se tire de leur rareté, c'est qu'on estime, & qu'on vend beaucoup plus quelques Médailles des plus inutiles, mais qu'on trouve difficilement, parce que le nombre en est fort petit. Au reste, si ceux, qui prenoient soin autre fois de faire fraper des Médailles, étoient de même goût que ceux qui en sont chargés aujourd'hui, les Médailles ne sont pas moins flatteuses que l'Histoire. On en a frappé de nos jours, qui fourniront aux siècles suivans des matières de dispute, & les Anciens non plus ne peuvent pas passer pour des oracles en cette matière.

Le Célèbre Mr. *Morel* est à écouter sur ce point. *Les Médailles*, dit-il, *ne sont que des monumens de la vanité des Anciens : Quand je les entendrois parfaitement, je n'en serois ni plus grand, ni plus honnête homme, & si je m'enorgueillissois de cette connoissance, on me feroit justice, en me comptant au nombre des gens peu sensés.*

Ainsi l'autorité des Médailles ne doit point nous imposer, elles ne



sont pas moins dépositaires des faits inventés par la mytologie, que des faits averés par l'Histoire. Mem. de l'Acad. des B. L. Tom. VII. p. 38.

Ce n'est pas que cette Etude n'ait aussi ses utilités: les Médailles nous instruisent de l'ancienne Orthographe, & nous apprennent sur l'Histoire Romaine un grand nombre de choses, dont il ne reste aucune trace, dans les Historiens qui sont parvenus jusqu'à nous. Sur des dattes opposées dans les Manuscrits Anciens, elles décident & découvrent quels Copistes ont mal écrit.

Cependant sur l'orthographe on accuse les Ouvriers; & les dattes n'ont pas terminé tous les doutes; on prétend qu'il y a eu des anticipations.

Pendant qu'on manquera de règles-sures, pour expliquer les Symboles des Médailles & des Inscriptions, cette étude sera toujours une des plus incertaines.

Des Savans se sont donnés la peine de pénétrer dans les siècles les plus reculés, avec tant de courage & de persévérance, qu'ils sont venus à bout de nous faire connoître
les

les Anciens, presque comme si nous les avions vûs; non seulement ils nous ont informés de leurs mœurs, de leurs coutumes, & de leurs modes en général; mais ils sont entrés dans le détail de leurs habits, & de toutes leurs parures, de leurs coliers, de leurs bagues & de leurs agraphes, de leurs souliers, de leurs clefs, de leurs ferrures, des gonds & des verrouils de leurs portes: si ces Savans étoient çapables de réussir dans de meilleures choses, nous leur avons grande obligation de nous en avoir fait le sacrifice, & de nous avoir mis en état d'apprendre en peu de jours, & en nous amusant, ce qu'il leur a falu tant d'années pour déterrer; & si leur génie n'étoit pas propre à éclaircir d'autres sujets, s'ils n'étoient pas faits pour des matières de raisonnement, on leur est encore plus obligé, d'avoir laissé à part des matières qu'ils n'auroient fait qu'embrouiller encore plus qu'elles ne sont, de sorte qu'à quelque égard qu'on les considère, on doit leur rendre graces; seulement souhaiteroit-on, par reconnoissance & par l'intérêt qu'on prend

prend en eux , qu'en ne donnant que pour bagatelle , ce qui n'est en effet que bagatelle , ils ne se fissent pas soupçonner , que leur amour propre répand sur leurs travaux , un prix qu'ils n'ont point.

Ces connoissances ne sont pas à négliger, elles peuvent être d'usage, mais il s'en faut du tout au tout, qu'elles ne présentent ce qui est le plus digne d'attention, dans l'étude des Belles Lettres.

On auroit grand tort de traiter de minuties des *Antiquités Hébraïques* poussées même jusqu'aux plus petits détails ; Elles ont certainement leur mérite, & un grand mérite, puisqu'elles peuvent servir à éclaircir divers endroits de l'Écriture Ste. Mais se faire une Loi de ne lire que dans des Originaux Anciens, obscurs & très-embrouillés, ce que des hommes savans & laborieux ont déjà extrait, & dont il ne reste plus qu'à faire usage ; c'est assurément se faire un mérite de savoir perdre son temps.

Ce sont des vérités d'expérience, qu'on devient peu à peu semblable à ceux qu'on fréquente, & qu'on prend les caractères des Auteurs qu'on étudie avec beaucoup d'application

Cela ;

Cela posé , que doit-on attendre de juste & d'heureusement exprimé d'un homme qui fait sa principale étude des *Rabbins* , Auteurs sans netteté , sans élégance , & outre cela pleins de rêveries ? Je ne veux d'autre preuve de la petitesse d'esprit que l'on contracte dans cette lecture , que les citations , dont des Savans de ce genre embellissent leurs discours , leurs Lettres & leurs autres Compositions. *Un Rabbin a dit très-ingenieusement* , ou *très-prudemment* : & qu'a-t-il dit ? Un proverbe des plus communs , ou une verité aussi connue que deux fois deux sont quatre. Encore si l'élégance du tour donnoit à une pensée commune , quelque air d'une Maxime singulière ; mais pour l'ordinaire rien n'est plus plat & plus vulgaire , & l'admiration pour le bas & pour le grossier fait perdre le goût du délicat & du sublime , on ne le fait plus sentir.

„ Je ne voudrois pas m'amuser *Mr. P. A. B.*
 „ à lire beaucoup de *Rabbins*. Il y bé *Eleu*
 „ a plus à perdre qu'à gagner à *du choix*
 „ cette Etude. Ne nous laissons pas *de la*
 „ tromper par la Vanité de savoir *conduire*
 „ *I 5* *des. Ette*
 „ *ce des.*

„ ce que les autres ignorent , voions
 „ à quoi il fert éfectivement. S'il y
 „ avoit quelque chose d'utile dans
 „ les Rabins , ce seroit les faits &
 „ la tradition des anciennes coutu-
 „ mes de leur Nation ; mais ils sont
 „ la plupart si modernes qu'il est
 „ bien difficile de croire , qu'ils ay-
 „ ent conservé ces traditions. Il
 „ n'y en a guère de plus ancien que
 „ de cinq cens ans ; ainsi , quand il
 „ n'y auroit que mille ans que le
 „ Talmud seroit écrit , il y a tou-
 „ jours plus de cinq cens ans ; ou
 „ il faut que ces traditions se soient
 „ conservées sans écrire , ce qui n'est
 „ guère vrai semblable.

„ Cependant , si quelque particu-
 „ lier avoit inclination à cette sorte
 „ d'étude pour s'y donner tout en-
 „ tier. Je voudrois qu'il s'attachat
 „ au Talmud où l'on trouvera sans
 „ doute leurs traditions les plus an-
 „ ciennes & les plus utiles pour
 „ connoître les mœurs des Juifs ,
 „ principalement depuis le retour de
 „ la Captivité , jusques à l'en-
 „ tière dispersion sous les Romains.
 „ Mais ce travail est trop pénible &
 „ trop ingrat pour y exciter beau-
 coup

„ coup de gens. Mr. Bernard Profef-
 „ seur à Oxford , dans ses savantes
 „ Notes sur Joseph , en parlant des
 „ Rabins , dit , à *quorum lectione ar-*
 „ *dua res est , & rara non delirare.*
 „ Il est difficile , & fort rare qu'un
 „ homme qui se plait à les lire , se
 „ conserve le bon sens. B. Tr. T.
 p. 11. XIX .p. 279.

Mr. Baratier n'a pas seulement
 en vuë de faire connoître son fils ,
 il en allégué encore une autre plus
 digne d'attention , c'est de faire con-
 noître la vanité de ce genre d'éru-
 dition , dont tant de Savans s'applau-
 dissent , jusques dans leur vieillesse ,
 comme s'ils n'avoient rien de plus
 important à faire , c'est une érudition
 qui ne convient qu'à un âge inca-
 pable d'occupations plus sérieuses.

On a besoin de ces gens - là dans
 la *Republique des Lettres* , dont ils sont
 comme les *Porte - faix*.

Loyer s'infatua tellement d'ety-
 mologies , amenées de l'hébreu , qu'il
 fait venir de la langue Hébraïque ou
 Chaldaïque , non seulement les noms
 de Villes de France , mais ceux des
 Villages d'Anjou , des hameaux , des
 maisons , des bordages , des pièces

de terre , des morceaux de Pré.

Il y a des choses si inutiles qu'elles n'auroient aucun prix si elles ne cou-
toient pas beaucoup à découvrir ,
mais ce tems qu'on donne à des in-
utilités ne rend il point également
méprisables , & les Ouvrages & les
Auteurs (1733) ? Un passage ob-
scure retabli , qu'on auroit lu cent
fois sans attention & sans fruit , s'il
n'avoit jamais été alteré , enfle le cœur
d'un Savant plus que ne feroit l'ex-
plication d'un des plus beaux Phé-
nomènes de la Nature , ou l'éclair-
cissement d'un point important de
Morale. On s'entête davantage pour
ce qui n'a de prix , que ce que l'en-
têtement lui en donne.

La connoissance des *Langues* n'est
estimable , qu'autant qu'elle sert à ti-
rer des lumières & du fruit de ses lec-
tures. Et est-ce là l'usage qu'en font
tant de gens qui passent leur vie à entaf-
fer Langue sur Langue ? C'est visible-
ment abuser des moyens, que d'en faire
son but ; c'est renverser la destination
naturelle des choses. La sottise vani-
té , & la basse orgueilleuse de cette
espèce de Lettrés , est de même na-
ture que celle des avarés , qui , ac-
cumulans

cumulans sans cesse ce qui n'a de prix que par son usage, ne s'en servent pourtant jamais, la mort les surprend avant qu'ils ayent seulement pensé à jouir & à profiter de leurs peines.

Et qu'on ne dise pas que je leur fais tort, puis qu'en apprenant les Langues ils lisent les Auteurs; car il y de la différence entre lire & s'instruire. Faire de sa tête un chaos d'opinions sans choix & sans examen: je n'appelle point cela *Profiter*. Accabler sa mémoire d'un assemblage monstrueux de ce que les hommes ont rêvé, & de ce qu'ils ont vu; c'est confondre pêle-mêle les songes & les réalitez: c'est-là ce qui arrive à la plupart de ces liseurs impitoyables; ils se hâtent trop d'accumuler pour se donner le tems de peser & de faire choix.

Sentir les délicatesses & le fin des Auteurs, entrer dans leur esprit, profiter de la netteté, de la force, & des tours de chaque Langue, pour les transporter dans la sienne, & se former à penser & à s'exprimer avec plus de justesse & plus de beauté, c'est-là le profit qu'on doit tirer de ses

ses.

ses lectures. Mais au lieu de cela on n'en voit que trop, qui, pour tout fruit de leurs veilles & de leurs travaux assidus, ne possèdent que le pitoyable avantage de savoir répéter une pauvreté dans un plus grand nombre de mots, & encore toujours mal, car ils entendent un grand nombre de Langues, & n'en savent parler aucune; & leur Eloquence, si tant est qu'ils en acquierent quelque apparence, se borne à emprunter les pensées d'autrui, à les coudre, & quelquefois à hasarder les leurs, déguisées sous des expressions & des phrases étrangères, qui ne leur conviennent qu'imparfaitement. Vous en verrez qui pour exhorter des Ecoliers à la diligence, emprunteront de quelque Auteur les termes dont un Général s'est servi pour animer le courage de ses Soldats. Il y en a, & cette faute est fort ancienne, qui affectent de parler mal, au moins si parler mal, c'est parler obscurément. Ils seroient mortifiés qu'on les comprit aisément, c'est faire leur éloge que de leur dire qu'on a bien de la peine à les entendre. Les phrases pompeuses, quoique mal placées, les

les grans mots , quoique très - obscurs , ne laissent pas de les charmer , & leur empêchent de reconnoître l'infécondité de leur génie appesanti par des efforts continuels. S'arrêter ainsi à l'écorce , c'est confondre l'instrument avec le but.

A l'âge de douze ans Mr. de Maisons ne trouvoit plus de difficulté dans les Poètes , & sentoit toutes les beautés des François : car à quoi sert d'entendre , avec beaucoup de peine , des Auteurs dans une langue étrangère , quand on ne fait pas juger , comme il arrive souvent , de ceux qu'on lit dans la langue que l'on parle.

La partie de l'éducation qui regarde le goût ne fût pas négligée à l'égard de Mr. de Maisons (1731).

Mr. de Valincourt ne brilla point dans les Classes : ce latin & ce grec qu'on y apprend n'étoient pour lui que des sons étrangers , dont il chargeoit sa mémoire , puisqu'il le falloit ; mais ses humanités finies , s'étant trouvé un jour seul à la Campagne avec un Terence pour tout amusement , il le lut d'abord avec assez d'indifférence , & ensuite avec
un.

un goût qui lui fit bien sentir ce que c'étoit que les Belles Lettres. Il n'avoit point été piqué de cette vanité, si naturelle, de surpasser ses Compagnons d'études, sans favoir à quoi il étoit bon de les surpasser ; mais il fût touché de la valeur réelle & solide, jusques là inconnüe, de ce qu'on avoit proposé à leur émulation. Déjà sa raison seule avoit droit de le remuer. Il repara avec ardeur la non-chalance du tems passé.

„ Prov. XXVI. 7. Faites clocher
 „ les Jambes d'un boiteux ; Ainsi en
 „ est-il d'une Sentence dans la bou-
 „ che d'un fat ; *vers.* 9. C'est une
 „ épine qui entre en la main d'un
 „ homme yvre.

Il y a dequoi s'étonner que des Esprits si mal tournés ne laissent pas quelquefois de posséder le premier rang dans la République des Lettres, dont ils font le deshonneur plutôt que l'ornement ; car où est l'homme de bon sens que la peur de leur ressembler n'éloigne des études ?

Je pense que voici la raison de l'estime où ils se voyent, quoi qu'ils la méritent si peu. La plupart des gens ne raisonnent guère & s'avisent encore

encore moins d'examiner les raisonnemens des autres , pour demêler avec soin ce qu'ils ont de juste , d'avec ce qui s'y trouve de defectueux, ce qu'ils exposent avec ordre & avec netteté, d'avec ce qu'ils y mêlent d'embarassé & de confus. Cette discussion leur paroît ordinairement trop pénible , souvent même elle les passe. Quand , pour se faire aisément comprendre , on s'énonce avec beaucoup de *netteté* , ils s'imaginent qu'ils en diroient autant , sans beaucoup de peine ; Ils jugent de la *facilité* que l'on a eu à inventer & à ranger les choses qu'on leur enseigne , par la facilité avec laquelle ils les conçoivent , & ils ne font pas *grand cas* de ce qu'ils trouvent si aisé. Ceux qui raisonnent peu ne laissent pas de se croire capables de bien raisonner , dès qu'ils le voudront ; mais chacun est convaincu qu'il ignore une Langue qu'il n'entend point , & il se sent inférieur à celui qui la parle avec facilité. Chacun sent qu'il y a de la peine à s'en instruire , & la plupart jugent du prix des choses par la peine qu'elles coutent. Le
tra-

travail, par là même qu'il faute aux yeux, est une preuve de savoir proportionnée à la grossiereté des hommes. De plus, une infinité de gens n'ont guère étudié dans leur jeunesse que des mots, ils n'ont pas d'idée d'une autre Science, ils s'imaginent qu'on ne fait que piller les Livres, & celui qui en peut lire une plus grande diversité, possède, selon eux, la clef d'un plus grand nombre de trésors.

Les *Pédans* enfin font tout ce qu'ils peuvent, pour maintenir les hommes dans ces illusions; en quoi ils les trompent de bonne foi, car ils sont eux-mêmes dans ces illusions, & il y a de très-habiles gens, qui, au lieu de juger par leurs propres yeux & de faire usage de leur pénétration naturelle & acquise, occupent par d'autres soins, s'en rapportent à ce que disent les *Pédans*.

La *Langue Latine* a été pendant longtems la Langue commune, parce que c'étoit la Langue de l'Empire, & que, de la Capitale & de l'Italie, elle s'étoit répandue dans toutes les Provinces. C'étoit encore,
par

par cette même raison, la Langue de l'Eglise; les Prières & les Sermons se prononçoient en Latin. Et depuis que la Langue Latine fut devenue une Langue morte, & que l'invasion des Barbares, & le soulèvement des Provinces eurent changé la face de l'Empire & de l'Europe, cette Langue ne laissa pas de demeurer la Langue de l'Eglise & des Tribunaux. Les Prières étoient en Latin; on ne les changea pas, parce que la nécessité de les changer ne vint qu'imperceptiblement. Les Loix étoient en Latin, on ne les traduisit pas: On continua d'écrire les Actes publics dans cette même Langue, & dans les Siècles barbares, parler & écrire en Latin étoit une habileté peu commune.

Quand le goût des Sciences se réveilla, & que l'on s'avisâ de sortir de cette profonde ignorance, où l'on croupissoit depuis quelques Siècles, il n'y avoit que deux partis à prendre pour s'en tirer; l'un, d'inventer tout de nouveau, comme on auroit été obligé de faire, si les hommes n'avoient jamais rien su; l'autre, de profi-

profiter des lumières des Anciens, & de déterrer ce qui avoit été écrit dans les Siècles éclairés. On s'arrêta à ce dernier : on fouilla donc dans les Bibliothèques, on ramassa des Manuscrits ; on ne se contenta pas du Latin, on étudia le Grec ; & comme l'étude des Langues étoit extrêmement difficile dans ces commencemens, où l'on manquoit de tout secours, il n'y eut que les grands Génies, animés encore par une ardente soif de connoissance, qui se trouvèrent en état d'y réussir : Dans ce tems-là, savoir les Langues n'étoit point une marque équivoque d'habileté ; Il n'y avoit qu'une passion dominante pour la lumière & la connoissance des choses, qui pût soutenir dans un travail, où les médiocres génies ne manquoient pas d'échouer.

Dans la suite du tems l'étude des Langues est devenue une étude des plus aisées, à peine demande-t-elle un médiocre génie : Avec un corps robuste, une mémoire passable, & un goût pour le travail, on y réussira toujours : cependant le cas qu'on
faisoit

faisoit d'abord de ceux qui savoient les Langues, a passé de Siècle en Siècle, & dans le nôtre, une infinité de gens font autant de cas de cette connoissance, qu'on en faisoit quand elle étoit absolument nécessaire, & qu'elle se trouvoit toujours accompagnée de la connoissance des choses. Il est pourtant vrai de dire, que, si l'on s'en tient à l'expérience, cette étude peut passer pour une étude *dangerense*; Les mots, dont un grand nombre de gens remplissent leur tête, y font comme un déluge, où se noient, pêle-mêle, la Modestie, la Politesse, le bon Goût, & souvent même le Sens commun.

Je connois des gens qui disent qu'un homme a perdu la Tramon-tane, lors qu'étonné de ces grossièretés, il ne peut s'oublier jusqu'à répondre sur ce ton. Job XV. 2. 3. *Un homme sage proferera-t-il une Science de Vent, & se remplira-t-il du Vent d'Orient? disputant avec des propos qui ne servent de rien, & des paroles, auxquelles il n'y a aucun profit.*

Il faut avoir du courage & presque

que de la témérité pour attaquer cette forte de Savants , car enfin ils ne font rien moins qu'endurans ; & le moyen que des études si pénibles & si stériles , ne leur aient pas aigri l'humeur ? Il suffit de les voir , pour en conclure qu'ils ont renoncé à la politesse , & presque à l'humanité. Qu'est-ce qui les soutiendrait dans des travaux si désagréables , & si peu dignes de l'homme , que la vanité ? S'opposer à l'encens qu'ils cherchent , c'est leur arracher un prix à l'acquisition duquel ils sacrifient souvent leur devoir , leur esprit , leur santé & leur vie.

Je n'ai pas inséré beaucoup de Latin dans cette Edition ; mais je n'ai pas fait difficulté de transcrire ces lignes d'un célèbre Professeur (Christian Thomafius).

Metaphysica est Regina , sed inter illas disciplinas , quæ circa falsa & erronea sunt occupata , quæ satagunt circa commenta astutorum & otiosorum hominum , destinendis ingeniis incitiâ meliorum , aut quos dediscere pudet quæ otiosè didiscerant.

Jam suo tempore Plutarchus de Metaphysica Aristotelis. Re vera commentaria

tarius ille Metaphysicus, ad docendum vel discendum, nihil habet compendii. *Quid putas eum dicturum fuisse de Metaphysica Scholasticorum, ad quam Metaphysica Aristotelis comparata, se habet ad instar gemmæ, ad vitrum vilis præti.*

Physica & jucunda & utilis doctrina est, omne tamen tempus pro perduto judicandum, quod in Physica Peripatetica tum impenditur, ita inepta, & stulta ibi sunt omnia.

Parum melius de eorum Philosophia Practica sentio, cujus tamen vera scientia homini maxime necessaria est. Quoniam enim ne quidem prudentiam Moralem, aut Politicam aut Oeconomicam inculcat. Num imprudentiæ nomen meretur? certè tamen habitus est prudentia vacuus, unde postea necesse est ut extra Philosophiam hanc nobis comparemus.

Ce à quoi on donnoit le nom de Métaphysique étoit un repertoire d'idées vagues, un Arsenal, d'où, sur toutes sortes de sujets, on pouvoit tirer des armes pour & contre, & dans l'étude de laquelle on se formoit à la fatale habitude des fausses subtilités, à embarrasser les autres, &

& à s'embarraffer soi-même. L'Évêque de Salisburi, trouve ce caractère dans un Docteur de son tems nommé *Gunning*. L. I.

Obser-
vations
sur la
Métaphy-
sique.

XIV. On distingue la Métaphysique en deux parties, l'une spéciale, & l'autre générale : je commencerai par dire ce que je pense sur l'Introduction de la spéciale dans la Philosophie.

On y traite de Dieu & de l'Âme ; On y prouve l'existence de Dieu, & on y explique ses attributs. On y prouve l'immatérialité, la liberté, & l'immortalité de l'Âme.

Je reconnois que ce sont là de grands objets de connoissances bien dignes de toute nôtre attention. Mais ce sont là deux grands objets, de l'explication desquels les Théologiens sont particulièrement chargés, & ils oublieroient scandaleusement leur devoir, s'ils n'en faisoient pas une grande partie de leurs Cours.

Cela posé, je considère que le tems est précieux, & qu'on doit se faire une grande obligation de le ménager, & de le distribuer en telle sorte

sorte, que la jeunesse n'ait pas besoin de s'instruire des mêmes vérités dans deux Auditoires différens.

Si un Professeur de Philosophie retient dans son Auditoire plus de trois ans ses Disciples, on l'accuse de lenteur, ou de peu de discipline, quelque fois des deux ensemble, & on lui reproche son peu d'habileté.

La Philosophie Théoretique n'est pourtant pas la seule science dont il est établi, que les Etudians de Philosophie s'occuperont; à la Physique, à la Logique, on veut qu'ils se joignent l'étude du Grec & de la Morale: par là on est réduit à ne leur donner que des Cours très superficiels, & encore sans leur laisser le tems, ni de réfléchir ni d'examiner, ce qui est pourtant le principal, puisque c'est par là seulement que l'Esprit prend des forces, & avec les forces du goût pour la vertu, pour la vérité pure, & pour le chemin qui y conduit, c'est à dire, la manière de la chercher heureusement.

Il y a plus: on convient, que sur ces deux grands objets de la



Métaphysique spéciale, nos lumières naturelles sont très bornées, qu'il est dangereux de leur donner effort, & que c'est de la Revelation que nous devons tirer des connoissances sûres. Pourquoi donc se hasarder de passer chés un Professeur de Théologie avec un Esprit rempli de préjugés, pour un Système dicté par une Métaphysique téméraire. On n'a qu'à suivre pié à pié l'Histoire Ecclesiastique, pour se convaincre à quel point la Religion a été obscurcie par une trop hardie Métaphysique, comme des savans d'une grande habileté & d'une grande sincérité me l'ont avoué en propres termes. C'est dans la Metaphysique des Espagnols que le Juif Spinoza a puisé son Athéisme & la hardiesse de proposer, sous le nom de Dieu, une Chimérique substance, qui s'en est infiniment éloignée; & des Philosophes de nos jours n'ont qu'un peu déguisé ces idées, ou ce Galimathias, en vue de se donner pour des Esprits Originaux. Ce qu'il nous importe de savoir touchant nôtre Créateur & nôtre Ame, & ce dont il nous est non seulement permis,

permis, mais il est de nôtre devoir de nous instruire, par nos lumières naturelles, se trouve établi dans une Logique raisonnable avec une grande simplicité, & une égale force.

Dans la Logique, on traite expressément des Causes; & que diroit-on d'une Logique, si ce Chapitre y manquoit? On développe donc cette idée, on en explique la Nature & les différences, on y distingue les Causes en premières & en secondes, on expose leurs Caractères, & on en démontre la vérité. Dans cet endroit la nécessité de reconnoître une Cause Première & Eternelle s'offre si à propos à nôtre esprit, que nous ne pouvons hésiter à la reconnoître, sans tomber en contradiction; est-elle aussi bien à sa place dans une autre partie prétendue de la Philosophie, hérissée de doutes & de difficultés, & certainement enveloppée de ténèbres, car rien n'est plus scabreux que les Livres des Métaphysiciens; & une bonne Logique les rend tout à fait méprisables.

K. 2. Dans



Dans la Logique, on traite de la substance & on en établit l'idée; on y distingue l'idée de l'état de celle de la substance, de ce qu'on appelle *Accident*, *Mode*, *Attribut*; on éclaircit tous ces termes; on en dissipe l'obscurité & l'équivoque: c'est par là qu'on prévient divers Galimathias, & diverses erreurs. Il est du devoir essentiel d'un Logicien d'apprendre à raisonner sur ces matières, & de ne rien avancer qui ne soit évident & incontestablement démontré. Pourquoi y revenir dans la Métaphysique, où on ne traite ces matières importantes que pour apprendre à les chicaner, & à les embrouiller par des Disputes.

Un devoir des plus essentiels d'un Logicien, c'est d'apprendre à ses Disciples la différente manière dont ils doivent régler leurs Etudes & leurs Méditations, suivant la différente nature des Objets dont ils cherchent à se procurer la connoissance. Voilà pourquoi, on y apprend de quelle manière il convient de parler, de ce qui est, & de ce qui n'est pas, de ce qui sera, de ce qui peut être, de l'impossible.

On

On y apprend encore à distinguer ce qui est substance d'avec ce qui est état de substance. La substance est ou finie ou infinie : là on y développe, & on y établit la capacité de l'Esprit humain, à s'élever à la pensée de ce qui est infini ; on y démontre comment l'Existence de l'Être infini n'exclut point l'existence réelle des Êtres finis. Tous ces secours sont nécessaires pour former l'Esprit à penser juste ; ils sont donc du Ressort de la Logique.

On a droit de regarder la Logique comme la Médecine de l'Âme. Un Illustre Academicien, Gentilhomme Allemand, en a fait imprimer une sous ce nom. Or, dans cette science, qui a l'Âme pour objet, comme dans celle qui a pour objet le Corps, il n'est pas moins important, il est même plus nécessaire, de penser aux moyens de conserver la santé, qu'à ceux de la rétablir.

La Logique doit donc nous apprendre les moyens de mettre nos Facultés en bon état, & de les perfectionner, pour en tirer tout le

fruit & toutes les connoissances qu'il nous est permis d'en esperer. Or comme, de l'aveu de tous les Philosophes, nous ne connoissons de la Nature & du pouvoir de nos ames, que ce que l'expérience intérieure, que nous faisons de tous ses Actes, nous en apprend; la Logique doit nous apprendre à connoître nos facultés, leurs forces, & leur étendue: car, sans cela, comment nous mettroit-elle en état de les bien diriger? Elle doit donc nous apprendre à nous sentir nous mêmes, à réfléchir sur nos actes & sur nos sentimens, & à les ranger en bon ordre.

Un Logicien attentif à remplir ses devoirs, apperçoit qu'un seul Etre, qu'un seul principe, qu'une seule & même substance, *voit, imagine, & pense intellectuellement, veut* & se détermine à vouloir, éprouve des *panchans*, est agité par des Passions.

Il n'est donc pas nécessaire de s'instruire de l'Ame & de ses facultés, dans la Partie spéciale de la Métaphysique; la Logique nous en instruit suffisamment, & nous apprend

prend l'usage que nous en devons faire ; elle nous découvre jusques où il nous est permis de compter sur nos Sens ; elle nous enseigne à tirer parti de nôtre Imagination, & à nous garantir des écarts où elle peut nous jeter ; elle nous convainc de nos idées intellectuelles, & des moiens de les étendre. Un Logicien néglige son devoir lors qu'il omet quelqu'une de ces instructions. Il faut qu'il nous apprenne à nous rendre attentifs, & à perfectionner nôtre pénétration naturelle, & nôtre mémoire. Les préceptes qui tendent là, sont semés dans la Logique de Clauberge. Ces mêmes spéculations font la plus grande partie du fameux Ouvrage intitulé *De la Recherche de la Vérité*, & le celebre Mr. *Locke* a donné tout net à sa Logique le titre de *l'Entendement humain*.

En vain la Logique prescriroit des Règles, & donneroit des conseils, si les Disciples qu'elle enseigne n'auroient pas le pouvoir d'y réfléchir, & de se déterminer à les suivre : elle suppose donc la Liberté ; & ce qu'elle suppose elle doit en prouver l'existence, la réalité & les forces.



L'important article de la Liberté est donc tout à fait du Ressort de la Logique, & il lui est essentiel ; d'autant plus, qu'on ne tombe dans l'erreur, qu'en abusant de la liberté, par un acquiescement trop précipité à des vrai-semblances, & que son véritable usage, sa perfection, & le but auquel elle est destinée, c'est de se rendre à l'évidence qui l'éclaire, & qui la saisit, d'y fixer son attention, au lieu de l'en détourner par bizarrerie, ou pour se livrer à ses penchans avec plus d'abandon.

Un homme qu'aucune passion n'agiteroit, & qui ne seroit point maîtrisé, ni par les impressions des sens, ni par les travers de l'Imagination, ni par les fougues des passions, quand même on ne lui auroit enseigné aucun précepte de Logique, iroit au vrai, comme par un instinct naturel, & son ame tranquille se feroit une satisfaction, en même tems qu'un devoir, de le respecter, & de faire servir la lumière d'une première vérité, à s'éclairer d'une seconde. Voilà donc les facultés de l'ame, l'objet indispensable d'une Logique, qui

qui mérite ce nom. Les sentir, en connoître la destination & la suivre, sont les moyens de vivre en homme raisonnable.

¶ Le don de la liberté, dont Dieu a fait présent à nôtre ame, & dont la Logique doit se faire un point capital d'établir la vérité, & la certitude, prouve que sa nature n'est point corporelle; car un corps ne se met jamais en action & en mouvement de lui-même, & il y est toujours déterminé par une cause extérieure.

La faculté de la Mémoire prouve encore la même chose. La Logique dont un des devoirs est de nous rendre l'exercice de cette faculté & plus aisé & plus sur; si elle veut s'acquitter de ses obligations, doit nous apprendre à distinguer sur le sujet de la Mémoire, ce qui appartient en propre & essentiellement à l'ame, d'avec ce qui se trouve dans quelque dépendance du corps.

Il y a encore un autre endroit, où cet article important de la nature de l'ame trouve sa juste place, & c'est là, où la Logique, après avoir défini les Substances (ce qui se trouve dans toutes les Logiques) les

K. 5. distin-

distingue en deux genres, celles qui pensent & celles qui ne pensent pas, & dès là, prouve, que celle qui pense, n'est point corps, & que le corps est incapable de penser.

Dans ce même endroit, après avoir distingué l'Être en *Substance*, & en *Etat* ou *manière d'Être des Substances*, en établissant les caractères, qui distinguent les *Substances* de leurs *Modes*, ou de leurs *manières d'Être*, elle pose des principes, d'où il suit évidemment, que la *pensée* ne peut être un *Etat*, un mode, un attribut du corps.

La Logique seroit trop imparfaite, & ne nous donneroit point ce qu'elle nous fait espérer, par ses promesses, si après nous avoir enseigné, de quelle manière il faut s'y prendre, pour parvenir à connoître les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, elle ne nous apprenoit pas à nous conduire sagement & heureusement, pour nous instruire des relations qu'elles ont entr'elles; Relations de conformité & de différence, relation d'unité & de multitude &c. Les termes d'*Un* & de *Tout*, sont de termes très équivoques; dont il est très nécessaire d'expliquer

pliquer les divers sens, & en particulier, celui dans lequel l'Ame & le Corps ne font qu'un seul Tout.

DIEU, nôtre souverain Maître, a trouvé à propos, par des raisons que nous devons croire très dignes de sa Sageffe, & dont même il nous est permis de nous procurer la connoissance de quelques unes, sa souveraine Sageffe & sa souveraine Liberté, ont trouvé à propos, que l'Ame, la partie de l'homme, qui seule est capable de connoissance, & dont la capacité s'étend à tant d'objets, ne connut pas elle-même sa propre essence: il lui doit suffire, dans cette vie, ou de connoître, par des sentimens intérieurs, des expériences indubitables, des raisonnemens enfin convaincans, ses forces, ses devoirs, sa distinction d'avec le Corps, son immortalité, sa destination. Un Logicien seroit impardonnable, s'il négligeoit d'éclairer ses Disciples sur tous ces points: car sans compter que le Chapitre des Cause Fins ales lui en ouvre un champ si beau, si grand & si naturel, cet article tient tout à fait à

228 LA LOGIQUE
ce qu'il y a de plus essentiel à la Logique.

Pour arriver au vrai, & pour le chercher avec succès, il est nécessaire de posséder un fonds de *tranquilité*; c'est un des points fondamentaux de la *Logique Naturelle*. Or comment arriver à cette tranquillité, que rien ne trouble, & qui donne un accès, aisé & sûr à la vérité? Consultons nous bien, & en nous étudiant, nous nous convaincrions, que nôtre ame ne peut être satisfaite par peu de choses; Destinée à la possession d'un bien infini, elle s'agite en mille manières, & court après mille ombres différentes, & toutes trompeuses, jusques à ce qu'elle se sente dans la route qui conduit sûrement à sa destination; dès là elle se trouve victorieuse de ses passions, maitresse de ses desirs, hors des atteintes de la vanité & de la fausse gloire, au dessus des voluptés, & des illusions des sens. La Logique nous fait comprendre de quelle manière les erreurs des hommes, leurs disputes, & les animosités qui en sont les suites, partent de l'ignorance, où ils vivent, de leur
natu-

nature, & de l'excellence de leur destination; ignorance qui leur fait chercher leur félicité là, où elle ne se trouve point. Tout ce donc que les Métaphysiciens, dans leur partie spéciale, sèment de vérité sur Dieu & sur l'ame, parmi un grand nombre d'épines, de disputes & d'hypothèses témérairement hazardées & imaginées, trouve sa juste place dans une saine Logique, qui ne méritoit point ce nom, qui ne seroit point une science raisonnable, propre à donner des forces à la Raison, si ces articles n'y étoient pas traités, avec une évidence propre à en faire naître d'heureux fruits.

La partie de la Métaphysique qu'on appelle générale, roule toute entière sur des idées générales, qu'ils appellent aussi *universelles*, & sous des Noms de même nature, & par là obscurs, équivoques, propres à embrouiller: on y parle de l'Être en général; on le distingue en des espèces vagues aussi. *Tout ce qui existe est une chose, ou l'état d'une chose*; mais il ne leur plait pas de s'énoncer ainsi. Les Êtres, disent-ils, sont ou Substances ou Accidens, & là

là-dessus ils font l'énumération de ce qu'on appelle les Dix Prédicamens d'Aristote, *substance, quantité, qualité, action, passion, relation* &c. & ils ajoutent, Antéprédicamens, Postprédicamens, les cinq Universaux, ou l'Arbre de Porphyre, *Genre, espèce, différence, propre, accident*: tous de grans mots, qui la plupart ne couvrent que des fadaïses, dont les personnes de bon goût ont honte.

C'est là l'Arsenal des Vétilles, des Chicanes, des mal-entendus, des contestations qui ne finissent point.

Tout ce que nous avons, dans la Théologie, de ténèbres, qui couvrent l'auguste simplicité de la Religion, tire sa source de cette infortunée, de cette déplorable Métaphysique, & l'entêtement pour ces horribles inutilités, est allé si loin qu'il n'y a que quelques siècles, qu'un Scholastique Ecoissois soutenoit qu'on avoit plus d'obligation à Aristote, qu'aux Apôtres, puisque, sans le secours de sa Métaphysique, on n'entendrait pas l'Evangile.

On peut juger du grand sens des Métaphysiciens par ces sublimes maximes,

ximes,

ximes qui en font un des Ornaments ;
*Tout ce qui est , est un , est vrai , est
 bon , est parfait.* Voilà de magnifi-
 ques affirmations ; mais on a bien
 de la peine à les croire.

En voici le Commentaire qui les
 réduit à rien : une pièce de fausse
 monnoie est véritablement une pièce
 de mauvais aloi. *Tout être , est un ,*
 aucun Etre n'est double de ce qu'il
 est. Un scélérat ne laisse pas d'être
 un bon Etre , ne fut-il bon que pour
 le Gibet. *Un Monstre est parfait ,*
 car il est parfaitement ce qu'il est.
 Ces vérités ne répandent pas seule-
 ment un ridicule sur les Métaphy-
 siciens , elles donnent lieu à des con-
 séquences aussi dangereuses que fauf-
 ses. *Tout ce qui est , est bien ,* disent
 les Libertins ; par conséquent tout ce
 qui nous est arrivé de faire , étant
 réel , est par-là même un bien ; &
 nous aurions grand tort de nous en
 inquiéter , par le moindre reproche.
L'Etre est un : il n'y a donc qu'une
 seule substance , disent les Spinosis-
 tes. *Le corps n'est point un ,* donc il
 n'est pas un Etre , ce n'est qu'une
 apparence d'Etre , disent les imita-
 teurs de ce célèbre & détestable A-
 théo.

thée. Heureusement, une saine Logique nous fournit des préservatifs, contre ces fourmillères d'erreurs. Ce style barbare des Métaphysiciens avoit inondé la Philosophie, & des Logiciens ont entrepris d'en faire sentir le ridicule, d'en lever les équivoques, d'en débrouiller les erreurs, & d'en extraire tout ce qu'il peut renfermer d'utile.

Un Logicien doit montrer les diverses routes, qu'il faut suivre pour parvenir à connoître les objets de nos Etudes; routes différentes, suivant les différentes natures des choses, à l'étude desquelles nous nous appliquons. Il est donc du devoir d'un Logicien, de définir les Substances, & d'empêcher qu'on ne les confonde avec leurs états; il doit apprendre à distinguer les choses mêmes d'avec leurs modifications; il doit distinguer les substances en finies & infinies, en substances corporelles, & en substances qui pensent, & ouvrir les routes qui conduisent à la connoissance des une, & des autres; il doit répandre assez de lumière dans l'esprit humain, pour lui empêcher de confondre le Relatif
avec

avec l'Absolu, l'Essence avec les Suites, & les suites nécessaires, avec les accidentelles.

Non seulement les Substances ont chacune leur existence à part, elles ont encore entr'elles différens Rapports, & l'attention à ces rapports nous conduit à diverses connoissances Physiques & Morales: c'est ici un vaste champ, où l'on a besoin de règles & de précautions, pour ne point s'égarer.

Il y a des rapports de ressemblances, en divers degrés; des rapports d'égalité; des rapports d'identité; des rapports de différences & d'opposition. Il est de divers genres de rapports, de multitude, d'unité; de diverses espèces de Touts, & de Parties; de divers genres de Causes, & enfin d'Effets, qui, pour être toujours causes & effets, ne laissent pas de renfermer de grandes différences. Les Métaphysiciens ont traité de tout cela; mais malheureusement, à leur manière, ils ont tout embrouillé & tout parsemé d'équivoques: c'est ce que les Logiciens raisonnables ont entrepris de rectifier, & en quoi ils ont

ont

ont réussi, avec beaucoup plus de succès que l'Ecole, qui se plait sur tout dans les disputes, ne l'auroit souhaité.

L'esprit humain est borné, mais, nonobstant ses bornes, éclairé par de bons principes, & conduit par une bonne route, il ne laisse pas d'aller loin. Tous les objets qui existent, sont déterminément chacun ce qu'il est, & différens entr'eux, par plus ou moins d'endroits: les connoissances déterminées, sont donc les plus sûres, & les plus parfaites, parce qu'elles ont plus de conformité avec les objets, dont chacun est déterminément ce qu'il est.

Nos premières idées sont d'abord imparfaites; ce qu'elles nous font connoître, dans un objet, se réduit d'abord à peu, & ne nous fournit pas des moyens sûrs de les distinguer d'avec plusieurs autres, qui en sont très différens. Une idée vraie, mais également applicable à plusieurs objets, s'appelle *Universelle*. Elle nous apprend à en connoître une partie, sans nous instruire des autres; ces idées là ont reçu le nom d'*abstraites*,
parce

parce qu'elles tirent, en quelque manière, une partie d'un sujet, d'avec les autres, qui y sont renfermées, pour la considérer séparément, se la rendre plus familière, & s'en servir ensuite comme d'un moyen propre à passer à la connoissance des autres, par les liaisons qu'elles ont entr'elles.

Les bornes de nôtre esprit nous forceroient, quand même nous ne le voudrions pas, à nous contenter d'aller, par degrés, aux connoissances que nous nous proposons d'acquies; de sorte que cette manière de s'instruire, par *abstraction*, devient dans bien des cas absolument nécessaire: mais si on en tire parti, on en abuse aussi extrêmement: un Logicien, honnête homme, doit donner toute son attention à distinguer les usages d'avec les abus de cette manière de penser, soit en matière de Théorie, soit en matière de Pratique.

Je n'écris ici sur ce sujet qu'un abrégé des plus courts; voilà pourquoi je me contenterai d'alleguer encore un seul exemple. J'écris & je n'écris

n'écris pas sur rien ; mais je fais couler ma plume sur un sujet qui existe, que j'appelle du papier : Ma plume, qui trace des caractères, existe aussi. En prononçant tous ces mots, j'entens ce que je dis : j'ai donc l'idée d'une existence que j'applique également & au papier, & à la plume, & à une infinité d'autres objets. Or que signifie ce mot d'*Existence* ? C'est le nom d'une idée, & non pas celui d'un objet qui existe au dehors de moi.

Je ne tiens pas deux choses dans ma main, ma plume & son existence : l'existence de ma plume, c'est ma plume même, comme l'existence de mon papier, c'est le papier même ; mais parce que le mot d'existence est un mot substantif, les Métaphysiciens se sont imaginés un je ne sai quoi, qui repondoit à ce mot général, une existence qui n'étoit, ni celle d'un arbre, ni celle d'un cheval, & qu'ils appelloient une existence universelle ; ainsi en étoit-il du nombre, ils suposoient l'existence un nombre qui n'étoit ni 5. ni 40. ni 100. Cela alloit si loin, qu'à l'occa-

l'occasion du mot *Pierre*, qui étoit un nom commun à plusieurs hommes, ils s'imaginoient un je ne sai quoi, qu'ils appelloient *Pétreité*, & la dessus ils se partageoient: les uns plus raisonnables n'en faisoient qu'un nom, & les autres plus chimériques soutenoient qu'à ce mot répondoit une *réalité*. On appelle les premiers *Nominaux*, & les autres *Réalistes*, & la Question qui les divisoit, s'énonçoit en ces termes élégans: *l'Universel est-il de la part de la chose, ou de la part du Concept?* On a disputé là-dessus, & on s'est échauffé, jusqu'à se battre, non pas seulement à coups de plume, mais à coups de canifs; aujourd'hui encore il y a dans quelques Universités deux Professeurs en Métaphysique, dont l'un tient pour les *Nominaux*, & l'autre pour les *Réalistes*.

Cette habitude avec le Galimathias a son usage, quand il s'élève des différences de sentimens: car si on les décide en stile métaphysique, chacun tirera la décision de son côté, à la faveur de l'équivoque. Un malheur, qui passe tous les autres, c'est que le goût de la Jeunesse se gâte:

238 LA LOGIQUE
gâte, & leur mauvais goût se répand ensuite dans les Sermons, dont les fruits sont si minces; les Auditeurs s'en plaignent, les gens de bien en sont mortifiés, & ce n'est pas sans fondement.

Mais en écrivant en François sur ce sujet, on a trop d'avantages pour se battre à armes égales, il faut que ce soit en Latin. J'ai autrefois composé un *Tentamen Metaphysicum*, c'est-à-dire, *Essai de Métaphysique*, que je pourrai bien faire réimprimer avec quelques additions.

Il y a des sujets dont on peut raisonnablement se promettre que la connoissance sera de quelque usage, avant même que de les avoir étudiées; mais il y en a aussi de l'utilité desquels on ne sauroit juger, à moins qu'on ne les connoisse. Avant que d'avoir appris aucune règle d'Arithmétique, avant même que de savoir former aucun chiffre, on comprend que des méthodes abrégées, à l'aide desquelles on peut aisément & sans erreur faire de grands comptes, doivent être d'un grand usage; on comprend encore qu'un art, qui apprend à mesurer de gran-
des

des distances, qu'on ne voit encore que de loin, & à s'affurer de l'étendue des surfaces quelques irrégulières qu'elles soyent, mérite bien qu'on s'y applique. Mais comment donner quelque idée de l'utilité de l'Algèbre, & d'une utilité proportionnée à l'attention & au tems qu'elle demande, à ceux qui ne l'entendent point du tout? La plupart des commençans s'étonnent & s'éfrayent presque d'un langage tout nouveau, dont ils ne sauroient prévoir aucun fruit; Ils ne savent si on leur fait étudier une Science de quelque usage, ou si on ne fait que fatiguer leur attention, sur des amusemens auxquels la vanité donne du prix, parce que peu de gens sont en état d'y réussir.

Il semble que Socrate (L. VII. de la Rep.) ait voulu prédire ce que nous voyons de nos jours. Les Mathématiques pures sont difficiles, & médiocrement honorées. Les découvertes sont peu nombreuses, parce qu'on ne s'anime pas à les chercher. Il faudroit d'habiles gens pour y considérer, ils sont rares, & quand on en auroit trouvé de très capables, les

Mathé-

Mathématiciens le plus souvent sont gens trop pleins d'eux-mêmes, pour se laisser conduire par autrui. Le remède seroit que le public s'en mêlat; si par les récompenses, il excitoit l'émulation des beaux génies, on verroit bien-tôt les difficultés vaincues; car de quelques épines que soient environnées ces belles Sciences, & malgré le peu de cas qu'on en fait, elles ne laissent pas de se perfectionner, & de s'enrichir tous les jours, par le plaisir qu'elles procurent à l'Esprit de ceux qui les connoissent.

Dans l'ignorance où vivent les hommes d'une infinité de choses qu'ils auroient intérêt de savoir, on ne peut que louer la délicatesse de ceux, qui se feroient de grands reproches, s'ils donnoient quelque partie de leur tems à étudier des inutilités. Mais on n'est point en droit de condamner, comme des gens qui perdent un tems précieux, ceux qui l'employent dans des recherches, dont on ignore soi-même les usages; & il y auroit trop de présomption à conclure, Je ne devine pas de quel usage sont de certaines Théories, où

où je n'y vois goutte, donc elles n'en ont point du tout ; car peut-être raisonneroit-on tout autrement, si on en avoit la connoissance.

Or que fait-on si ce qui nous paroît inutile aujourd'hui, ne nous deviendra pas utile quelque jour ? Les vérités tiennent l'une à l'autre, & font comme une grande chaîne. Il seroit sur tout déraisonnable de mesurer l'inutilité d'une chose par la répugnance qu'on a pour elle. Un ridicule assés général, c'est de traiter d'inutile, ce en quoi on ne réussit pas. On peut appliquer à ceux qui pensent ainsi, la Fable du *Renard & des Raisins*.

Mais quand après avoir acquis de certaines connoissances, on ne comprend point à quoi elles peuvent servir ; quand plus on les pousse, moins on en voit l'usage, doit-on se permettre de les continuer ? C'est une objection qu'on m'a faite contre ce que les Mathématiciens regardent comme le plus sublime de leur Science. Pour prouver qu'on ne doit pas abandonner les spéculations subtiles, sous prétexte qu'on

Tom. III.

L. n'en



n'en voit pas d'abord l'usage, on a allegué l'exemple de la Cycloïde, qui d'abord ne présente qu'une matière à exercer l'attention & la sagacité des Mathématiciens du premier ordre, mais dont M. Huygens trouva enfin moyen de tirer un secours à porter l'Horlogerie à sa plus grande perfection. Après une application si heureuse d'une Théorie dont on ne s'étoit occupé pendant longtemps que par le plaisir d'inventer, de sentir ses propres forces, & peut-être de les étaler aux yeux des autres, on se crût autorisé à s'abandonner aux Théories les plus raffinées; il n'y eut point de speculation si éloignée de toute apparence d'usage, dont on n'espérât, qu'avec le tems le Genre - humain tireroit quelque parti merveilleux; On inventa Courbes sur Courbes sans considérer que, si même on venoit à bout, dans la suite du tems, de trouver dans leur nature quelque propriété d'usage, on n'en pourroit néanmoins tirer aucun parti, par l'impossibilité où l'on seroit de les décrire exactement, à cause de leur excessive composition.

Personne



Personne, dit Mr. de Fontenelle, n'avoit mieux que Mr. de Vauban rappellé du Ciel les Mathématiques, pour les occuper aux besoins des hommes, & elles avoient pris, entre ses mains, une utilité aussi glorieuse peut-être que leurs plus grande sublimité.

L'Académie lui devoit une reconnaissance particulière de l'estime qu'il avoit toujours eüe pour elle, les avantages solides, que le public peut tirer de cet établissement, avoient touché l'endroit le plus sensible de son ame.

L'habitude d'être en garde contre les inutilités, est une des plus nécessaires, & si l'on se rend attentif à ce qui se passe dans le monde, on trouvera que les hommes se remplissent l'Esprit d'objets inutiles, pour se distraire de ceux, dont la considération leur seroit importante, mais à laquelle ils se refusent, parce que leurs passions ne s'en accommodent pas.

Le plaisir qu'on se fait de regarder, comme d'une utilité merveilleuse pour l'Horogerie, & ensuite pour la Navigation, une Courbe,



be, qu'on avoit long-tems étudiée par le seul plaisir de la connoître, fit d'abord conclure qu'il y auroit une extrême difference entre les Horloges où on l'auroit employée & celles où on la négligeroit; Il a fallu du tems pour se détromper, & pour oser consulter l'Expérience là-dessus; On a vû enfin que sans Cycloïde on faisoit des Pendules aussi exactes & aussi régulières qu'avec la Cycloïde; On n'a pas eu de peine à en comprendre la raison, & il a fallu cesser d'opposer cette réponse à ceux qui se récrient sur l'inutilité des Théories pénibles.

Ne pourroit-on point leur répondre, que l'Homme n'est pas seulement né pour l'action, mais qu'il est aussi né pour la Contemplation. Si le Genre humain avoit vécu dans l'innocence, le plaisir d'aller de lumière en lumière auroit rempli la plus grande partie de son tems. Je veux que la Cycloïde n'ait pas l'utilité dont M. Huygens s'étoit flatté, toujours nous offre-t-elle des Théories bien dignes d'attention, (a)

(a) L'application de la Cycloïde à la Pendule, avoit été fort pratiquée sur

sur de certaines propriétés du mouvement. Combien y a-t-il de gens à qui une naissance distinguée, ou de grands revenus, sont des titres suffisans pour ne s'embarasser de quoi que ce soit ? Ils vivent pour eux mêmes, ils vivent pour vivre & pour passer agréablement leurs jours. Ils profitent du travail des autres, sans que de leur côté ils fassent quoique ce soit dont les autres puissent profiter ; c'est un privilège sur lequel on ne les inquiète point, on les laisse jouir de leur mollesse dans un parfait repos. Pourquoi refuser le même privilège à une force singulière de génie & à un tour d'esprit tout particulier ? N'y-a-t-il que la naissance, n'y-a-t-il que les richesses qui mettent un homme en droit de se choisir un genre de vie, où il se fasse de certains plaisirs, sans traverser, ni féconder ceux des autres ?

Les Mathématiciens, qui s'abandonnent à leurs spéculations, peu-

L 3

veut du moins en apparence ; Mais on commence à en reconnoître l'inutilité. L'application d'une Epicycloïde aux dents des roues, seroit certainement utile. Mais elle est négligée 1717.



vent répondre à ceux qui les blâment, ce que *Cicéron* répondoit à ceux qui condamnoient comme excessif son attachement à la Philosophie. Il faut connoître les choses excellentes, pour comprendre la peine qu'il y auroit à ne leur donner qu'une petite partie de son tems.

La Géométrie étant quitte, pour ainsi dire, envers la Pratique, est en droit de pousser plus loin la spéculation, & de donner quelque chose à la simple curiosité, quand l'utilité est satisfaite.

S'il convient de préférer toujours le plus utile à ce qui l'est moins, quand on est capable de l'un & de l'autre, on ne disconvient pas que l'analyse des jeux de hazard, quoique cet ouvrage soit la preuve d'un génie très supérieur, ne soit pourtant moins instructive & moins utile que l'Histoire de la Géométrie, entreprise par le même Auteur, mais trop tard.

Il auroit été très agréable à l'Esprit humain, & sur tout à un Esprit Géométrique, de voir cette espèce de progression, dont les intervalles sont d'abor dextremement grands, &

& vont ensuite naturellement en se
ferrant de plus en plus.

L'Histoire ancienne auroit fait
voir des méthodes embarrassées, qui
ont conduit les plus grands génies
à ce qui n'est à présent qu'un jeu.
La Moderne, qui a pour Epoque
Des cartes, auroit été plus agréa-
ble & plus intéressante, mais en
même tems plus dangereuse à traiter.
Non seulement des particuliers, mais
aussi des Nations entières ont eu des
jalousies. (1719)

CICERON me fournit encore
une pensée qui sert à faire l'Apolo-
gie de ce grand attachement de quel-
ques Mathématiciens pour leur Sci-
ence; attachement qui paroît ex-
cessif à bien des gens. Ce grand
homme avoit donné à sa Patrie ses
principaux soins & la plus grande
partie de son tems, pendant que
ses soins & son tems lui pouvoient
être de quelque utilité: mais dès que la
raison n'y fut plus écoutée; dès que
la violence eut pris sa place, & qu'on
n'eut plus d'autre règle, que les fan-
taisies d'un injuste maître; au lieu
de se laisser accabler par des regrets
L 4 inuti-



inutiles, ou de passer le reste de ses jours dans une oisiveté encore plus indigne de lui; il chercha sa consolation dans la Philosophie, & s'abandonna à la cultiver.

Si l'on veut vivre en repos, ce n'est pas seulement en matière de Théologie & de Morale, qu'on se voit obligé de s'informer plutôt de ce que pensent les autres, que de s'instruire de ce qu'il est raisonnable de penser; ce n'est pas seulement en matière de Morale & de Théologie, que, dans plus d'un Pais, on est presque réduit à la nécessité d'aller prendre toutes ses idées dans la tête d'un seul homme: il se trouve encore dans le monde des Théologiens sourcilleux qui étendent leur juridiction sur la Logique & la Physique. Ce n'est pas sur les règles du Bon-Sens qu'on peut se permettre d'examiner leurs opinions; c'est sur leurs opinions au contraire qu'il faut dresser les règles du Raisonnement. On s'expose encore à leur disgrâce dès qu'on trouve dans l'Univers quelque principe ou quelque arrangement différent, de celui qu'ils ont

ont

ont imaginé. C'est dans le Labyrinthe des sublimes Mathématiques qu'on peut trouver un azyle contre ces cruels ambitieux, qui veulent s'assujettir la Raison des autres hommes: Enfoncez - vous dans ces délicieux circuits, leur esprit est trop pesant & trop paresseux pour vous y suivre; c'est-à qu'à l'abri de leurs persécutions il est enfin permis de penser librement, & de vivre, sans danger, en homme raisonnable.

Si un homme à force de raisonnemens & d'expériences, venoit enfin à bout de rendre les terres plus fertiles, par de nouvelles manières de les cultiver, on ne l'accuseroit pas assurément d'avoir perdu son tems dans des inutilités: Pourquoi donc faire ce reproche à un homme qui trouve moyen, par sa manière d'étudier, de donner tous les jours à son Esprit plus de pénétration, plus de force, plus d'étendue, plus de fécondité? Est-ce que cette culture ne vaut pas celle de la terre? Est-il permis de préférer ce qui intéresse la vie animale à ce qui ne regarde que l'Entendement? *Hist. de l'Ac. R. des Sciences. Tom. I. p.*



Les Mathématiques n'ont pas fait moins de progrès que la Physique, celles qui lui sont mêlées ont avancé en même tems, & les Mathématiques pures sont aujourd'hui plus fécondes, plus universelles, plus sublimes, & pour ainsi dire plus intellectuelles, qu'elles l'ont jamais été. A mesure que ces Sciences ont acquis plus d'étendue, les méthodes sont devenues plus simples & plus faciles. Enfin les Mathématiciens n'ont pas seulement donné depuis quelque tems une infinité de vérités, de l'espèce qui leur appartient; elles ont encore produit assés généralement dans les Esprits, une justesse plus précieuse que toutes ces vérités.

A la vérité on demandera encore à ceux, dont tous les vœux aboutissent à augmenter les forces & la sagacité de leur Esprit, quel parti ils veulent tirer de ses forces & de cette sagacité, qu'ils ne trouvent jamais assez poussée? s'ils répondent que leur but est d'acquérir des forces qui le mettent en état de s'élever à de nouvelles subtilités, d'où ils tireront encore de nouvelles forces,
par

par lesquelles ils démèleront des subtilités encore plus embarrassées, il se pourra que peu de gens se trouveront satisfaits de cette réponse. Mais ils fermeroient la bouche aux contradifans, & ils feroient honneur à leur étude favorite; s'ils vouloient bien faire usage de leurs forces, sur d'autres sujets, & prouver, par le succès avec lequel ils les traiteroient, que ce qu'ils allèguent en faveur de leur art chéri, ne consiste point dans de vaines excuses, par où ils imposent à eux-mêmes & tâchent d'imposer aux autres, en faisant l'Apologie d'un genre d'étude, auquel bien de gens s'imaginent que l'humour, le hazard & la vanité, peut-être, a plus de part que la Raison.

J'ai ouï diverses personnes se plaindre, que les Mathématiciens faisoient en effet sentir un esprit de démonstration; mais que sur d'autres sujets, ils ne paroissent pas plus scrupuleux; qu'on trouvoit en eux, comme chez les autres, un esprit d'hypothèse, & un penchant à se contenter de la vraisemblance, sur tout si elle étoit leur ouvrage. En Physique, il leur arrive d'avancer des hypothèses, qui



répugnent même à ce que l'on connoit de la nature du corps, & de ses Attributs. Sur des suppositions ils bâtissent des calculs, dont la subtilité & l'enchainure les éblouit & éblouit leurs lecteurs; au point d'admettre des principes incroyables (du moins indémonstrables,) par l'agrément qu'ils trouvent à en voir naître des conséquences. Le plaisir d'éprouver la facilité avec laquelle ils manient le calcul, les engage même à l'étendre, jusqu'à des cas qu'ils reconnoissent eux-mêmes impossibles.

Chacun d'eux, si on les en croit, fait un cas singulier de la simplicité des preuves; c'est en cela qu'ils font consister l'*élégance*. Je me persuade, disent ceux qui se plaignent de ces Savans, que quand elle se présente, ils ne s'en éloignent pas; mais ne la trouveroient ils point plus souvent, s'ils prenoient plus de soin de la chercher: convaincus de l'utilité de leur art, pour procurer à l'esprit humain ce qu'il y a de plus desirable, un fond & une habitude affermie de Justesse, il semble, qu'ils devroient donner une toute autre application à faciliter aux hommes une étude

étude si intéressante pour eux tous, & à leur épargner les longueurs & les pénibles efforts que cette étude leur coûte : & à cette occasion on fait une nouvelle remarque ; c'est que l'on confond la simplicité avec une brieveté, & encore une brieveté apparente, lors que dans une seule formule, on renferme plusieurs cas différens : ceux qui les voient ainsi rassemblés en un tel tout, n'ont de chacune de ses parties, qu'une idée confuse, à moins qu'ils ne se soient rendus chacune de ses parties & chacun de ces cas familiers, en les étudiant par ordre. Un telle simplicité est donc une véritable multiplicité de parties, réunies sous un seul assemblage artificiel.

La *Justesse* d'esprit que l'on doit puiser dans l'étude des Mathématiques, & qui est leur plus estimable effet, ne va-t-elle pas à tourner l'esprit sur ce qui est le plus utile, préférablement à ce qui l'est moins ? Cependant des pénibles inutilités ne deviennent-elles pas tous les jours plus à la mode ?

Certainement, disent ceux qui trouvent excessifs certains Eloges d'une
ne

ne Science, pour laquelle ils n'ont pas du goût; certainement le genre humain a de grandes obligations, à un des plus célèbres Mathématiciens de nos jours, de nous avoir mis de niveau & toutes les intelligences avec les bêtes brutes. Point de liberté réelle, point de vertu véritable dans un Etre plus que dans l'autre; l'idée la plus haute qu'on puisse se former de l'Etre Suprême, est celle d'un horloger le plus exquis, dont l'Univers est la grande machine, remplie d'une infinité d'autres, toutes construites en telle sorte, que le premier branle qu'elles ont reçu au moment de leur Création, est inévitablement & nécessairement suivi de tout ce qu'elles subissent, & qu'elles paroissent faire, dans l'impossibilité où elles sont de s'en écarter le moins du monde.

Un Savant d'une grande réputation compte sur l'idée que les autres ont de lui; cela est naturel, & comme, en matière de calcul, s'il est grand Mathématicien, il lui suffit d'avoir achevé son calcul, pour s'assurer de sa Justesse, sans se donner la peine de le recommencer & de

de l'examiner ; il en use ainsi à l'égard des conjectures qui s'offrent à lui ; il se hâte de les saisir pour en faire un fondement de système ; Les conséquences qui en naissent ne l'étonnent point , cet étonnement est le partage des petits génies , c'est pour eux qu'est faite la loi de se défier des premières vues.

Tout ce qui nous élève à des réflexions , qui , quoique purement spéculatives , sont grandes & nobles , est d'une utilité qu'on peut appeller spirituelle & philosophique. *Pref. de l'Hist. de l'Acad. des Sciences ann. 1699.*

L'esprit Géométrique n'est pas si attaché à la Géométrie , qu'il n'en puisse être tiré & transporté à d'autres connoissances. Un Ouvrage de Morale , de Politique , de Critique , peut-être même d'Eloquence , en sera plus beau , toutes choses d'ailleurs égales , s'il est fait de main de Géomètre. *ibid.*

Le plaisir qu'on trouve à voir la Vérité prouve qu'on est né pour la connoître ; mais comme on est né non seulement pour connoître , mais pour s'avancer en connoissances , le plaisir

plaisir que donnent des vérités s'affoiblit, si on n'en tire pas de quoi aller plus loin; & comme enfin on est né non seulement pour connoître, mais pour s'instruire des vérités utiles, le plaisir de connoître, dans un homme raisonnable, croit à proportion de l'utilité de ces connoissances & de l'importance de leur usage.

Il y en a, dit un Ancien, qui connoissent simplement pour connoître: Il y en a qui acquierent des connoissances pour acquérir des honneurs ou des richesses, c'est un honteux trafic: Enfin il y en a qui savent pour faire paroître leur savoir, c'est l'effet d'une grande vanité.

Que renferme la memoire d'un Savant? Des assemblages de conclusions entassées sans un suffisant examen. De quoi les Doctes font ils parade, & qu'enseignent ils à la jeunesse, qui leur est confiée? Des Etymologies; des Dattes; des faits qui ne nous regardent plus, & dont toute l'atilité se borne à montrer que nous le sçavons; des questions vaines, quelquefois encore ridicules, souvent dangereuses; une infinité



nité de suppositions que la présomption fait adopter, & presque rien dont l'ame puisse se nourrir. Ce sont les remarques d'un judicieux & bel esprit de ce Siecle, Mr. *L'Abbadie* dans *l'Art de se connoitre*.

Il n'y a rien dont les hommes ne puissent abuser, & dont même il ne leur arrive souvent d'abuser, & ils seroient infiniment à plaindre si ces abus n'étoient pas l'effet de leur faute. Relevez le prix des règles qui nous apprennent à bien vivre, par dessus les connoissances de pure spéculation; il en est qui en prendront occasion de dire, *pourquoi nous mettre en peine d'examiner avec beaucoup d'attention, de fatigue, & de risque même de nous tromper, de quel côté se trouve la vérité dans des dogmes opposés de speculation? Vivons bien, & sans nous embarasser de toutes ces discussions, soyons sceptiques, mais honnêtes gens, nous vivrons en repos & nous mériterons de vivre en sûreté.*

Mais le plaisir de contredire, & la fantaisie de vous opiniâtrer, & de vous aveugler, ira-t-elle jusqu'à vous empêcher d'appercevoir que
vous

vous ruinés les fondemens de toute cette probité dont vous faites parade & qui seule vous paroît digne de vôtre estime. Cette probité a-t-elle de règles sûres, est-elle fondée sur des fantaisies ou sur des règles, & ces règles sont-elles respectables en vertu de quelque principe évident, ou seulement de quelque principe douteux?

La Justice, une des grandes vertus, ne consiste-t-elle pas à rendre à chaque objet ce qui lui est dû? Cette question, y a-t-il un Dieu, un Etre souverain & Créateur de toutes choses? vous paroît-elle mériter vôtre attention, ou si vous la trouvez digne de vôtre indifférence? Ne vous feriez-vous point de reproches, si vous vous permettiez de vous former de l'esprit, de l'humeur, & de la probité des hommes des idées telles qu'il plairoit à vôtre fantaisie de les composer? &, sur le premier Etre, vous croiriez-vous en droit de former des jugemens qui n'auroient pour toute preuve que ce qui vous est le plus commode de penser?

Que



Que les Libertins disent ce qu'il leur plaira, on n'est sceptique que sur les sujets sur lesquels on veut bien l'être, & il en est sur lesquels on n'a garde de le vouloir. J'ai connu un Gentilhomme qui avoit été trop paresseux pour se donner la peine de s'instruire, il vivoit en partie dans l'indolence, & en partie dans le désordre. Son Ministre sans se donner des airs de le régenter, s'entretenoit familièrement avec lui sur ce qui sied bien, & sur ce qui ne sied pas; & comme il avoit occasion de lui citer l'Évangile, cet indolent, qui en trouvoit les préceptes trop onereux pour s'empêcher de les croire & de s'y soumettre, alléguoit que ce livre étoit trop ancien pour s'affurer de sa vérité: sur quoi le Ministre lui repliqua, *Entre vos Papiers, ou vos Parchemins, est ce pas des plus anciens dont vous faites le plus de cas, & pourriés vous écouter sans emportement celui qui les rejetteroit comme des écrits supposés?* Ces paroles le firent penser plus sérieusement qu'il n'avoit encore pensé peut-être de sa vie.

Qu'est-ce



Qu'est ce qui rend bien des Gens Sceptiques ? Souvent c'est la fermeté avec laquelle un homme est affés hardi pour dire ; j'ai étudié autre fois , & pour tout fruit de mes travaux , j'ai conclu que tout étoit douteux , de sorte qu'aujourd'hui j'étudie sans me fatiguer , & je m'en fais un simple amusement. Les voilà au large , ils ont dispense d'examen , & ils en ont pour leurs plaisirs ; mais avant que de se déterminer ainsi à croire , ils devoient au moins examiner pour la dernière fois une question d'autant plus importante qu'elle decide tout à la fois de toutes les autres.

Sur le sujet , que je viens de traiter , on peut tirer un grand fruit d'un Discours de Mr. Werenfels Vol. II. p. 195.

IDE'E D'UN PHILOSOPHE

Je me représente un Homme , qui a perfectionné sa raison naturelle autant qu'on le peut ; il s'est accoutumé de bonne heure à faire usage de son Esprit ; il s'est exercé dans les Etudes , qui servent à le
ren-



rendre plus attentif, plus juste & plus pénétrant. Il a appris à distinguer de cette manière le vrai & le faux, le certain, & le douteux, le plus & le moins vraisemblable. Outre cela, il a guéri son Esprit de tous les préjugés de l'Enfance, & de toute prévention pour de certains Hommes, ou pour de certains Livres, de quelque réputation qu'ils puissent être dans le Monde; pour les Coutumes de son Pays, & pour une infinité de fausses Maximes, que les passions des hommes ont établies. Avec cet Esprit il s'applique uniquement à la sagesse; ce qu'il ne croit pas faire en apprenant ou en se forgeant lui même un Système de Philosophie, dont il s'entête, qu'il veut garantir sans défaut, & le soutenir contre tous ceux qui oseront entrer en lice contre lui: sachant ce qu'il faut pour savoir une chose, il ne croit jamais savoir ce qu'il ne fait pas. Il n'a pas non plus le goût de nos Savans, qui ne cherchent qu'à se distinguer par la multitude & par la rareté de leurs connoissances. Il ne croit pas qu'un homme est plus sage

sage que son Voisin, quand il fait mille choses inutiles qui sont inconnues à l'autre.

Il médite sur les meilleurs Livres ; il fait des Reflexions, non seulement sur ce qu'il lit, mais sur tout ce qui se présente à lui. Il étudie le Monde aussi bien que les livres, & le plus souvent il s'étudie lui même. Dans toutes ses Etudes il s'applique principalement à trouver les connoissances qui sont les plus nécessaires & les plus importantes pour bien vivre ; c'est le but qu'il a toujours en vue : Plus une vérité est utile à cette fin, plus il y trouve d'attraits ; plus il s'y arrête, plus il y prend plaisir. Il la déduit de ses premiers principes ; il la tourne de tous côtés ; il limite son étendue ; il détermine au juste sa certitude, ou sa vraisemblance. Il se la rend familière ; il se l'imprime, afin que cette vérité toujours présente à son Esprit, règle sa conduite.

D'une maxime générale, il tire beaucoup de particulières, pour les avoir toutes faites autant de fois qu'il faut pour agir suivant ces règles.

Ayant



Ayant par ce moien enrichi son Elprit de tant de salutaires connoissances, il ne borne pas là ses Etudes, il croit que le principal est encore à faire.

Il voit que les hommes agissent rarement selon leurs lumières. La raison a beau les appeller, ils n'ont pas la force de la suivre; les passions & les inclinations les portent ailleurs. Il sent ce deffaut en lui même; il pense donc à régler son cœur, après avoir éclairé sa raison. Il s'accoutume peu à peu à ne pas suivre ses inclinations déraisonnables; il s'exerce à modérer ses passions; il résiste à leurs emportemens, il s'efforce à les contrarier, il dompte son tempéramment & le corrige par une vie réglée. Ne pouvant pas toujours arrêter, comme il voudroit, le cours de son sang & de ses esprits, il fuit les objets, qui peuvent produire quelque dérèglement dans son Cœur: Il se prive même des plaisirs innocens pour s'accoutumer à se pouvoir passer des illégitimes. Ainsi par une longue coutume, par une vigilance continuelle, par tant d'exercices & d'efforts redou-

redoublés, il se fait une habitude de suivre sa raison préférablement à ses passions.

Le plaisir inexprimable, qu'il ressent dans son Ame après chaque victoire que la raison remporte sur ses ennemis, lui rend à la fin agréable, ce qui lui sembloit dur auparavant. L'empire de la raison ne lui paroît plus une tyrannie, les passions mêmes s'y soumettent de leur bon gré. La plus forte inclination de nôtre Homme devient enfin celle de ne se départir jamais de la raison. Les passions, qui ne sont plus ses Ennemis, marchent avec elle de compagnie.

Si cet homme aime quelque chose, c'est que la raison le trouve aimable. Il n'abhorre que ce que la raison abhorre. Tant s'en faut que les passions l'empêchent de suivre la raison, qu'au contraire elles le poussent à le faire avec plus de zèle & de plaisir. Voilà enfin la vie du sage.

¶ Je ne fais si jamais homme est parvenu jusques là, mais je fais bien que jamais homme n'a fait tout ce qu'il a pu pour y parvenir.

Et

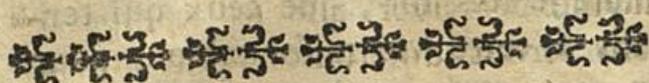


Et je suis sur, que ceux qui tendent à cette vie raisonnable, pour ne pas atteindre la perfection, ne perdront pas leur tems. Je suis même fort trompé s'ils pourront mieux l'emploier. Ceux qui le font & qui tachent de parvenir à la félicité, par la voie que je viens de tracer, s'appliquant à cette Etude, aussi sérieusement que l'importance de la chose le demande, ce sont ceux que j'appelle Philosophes, c'est à dire Amateurs de la Sagesse.

On pourra se persuader d'avoir tiré un bon parti de ses études à proportion qu'on reconnoitra son Intérieur, conforme à ce Tableau, dont les traits sont répandus avec quelques autres dans ce Syffème de Logiques chacun dans la Place qui lui convient, que mon Lecteur verra avec plaisir rassemblés dans les pages qu'il vient lire.

M CHA-





CHAPITRE III.

Des Relations que les Objets ont entre eux, & premièrement des Rapports de Conformité.

Naissance
des rela-
ions

POUR découvrir les relations que les Objets ont les uns avec les autres, il faut les comparer. Toute comparaison roule, pour le moins, sur deux objets; & il faut 10. que ces objets, que l'on compare, existent ou puissent exister, car l'impossible ne se conçoit pas; & si on le concevoit, il ne seroit pas impossible, il faut 20. avoir l'idée de l'un & de l'autre, sans quoi l'esprit ne scauroit ce qu'il fait quand il les compare; 30. appercevoir ces deux idées d'un seul coup & de les rendre présentes en même tems.

Mr. Lock
L. 11.
XXV.

Pour comparer deux choses, il n'est point nécessaire d'avoir une idée complete, ni de l'une ni de l'autre, il suffit d'en avoir des attributs qu'on met en parallèle.

Quand les idées que l'on compare ne sont pas des plus simples, il peut aisé-